

La Vallée du Lunain aux âges préhistoriques

In: Bulletin de la Société préhistorique française. 1926, tome 23, N. 3-4. pp. 65-109.

Citer ce document / Cite this document :

Viré Armand. La Vallée du Lunain aux âges préhistoriques. In: Bulletin de la Société préhistorique française. 1926, tome 23, N. 3-4. pp. 65-109.

doi : 10.3406/bspf.1926.5892

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bspf_0249-7638_1926_num_23_3_5892

NOTES, DISCUSSIONS, MÉMOIRES**La Vallée du Lunain
aux âges préhistoriques.**

PAR

Armand VIRÉ.

SITUATION. — PRINCIPAUX CHERCHEURS. — BIBLIOGRAPHIE. — LE PA-LÉOLITHIQUE. — LES STATIONS NÉOLITHIQUES ET LE VILLAGE DE LA ROCHE AU DIABLE. — LES ATELIERS DE POLISSAGE. — L'OUTILLAGE. — DOLMENS ET TUMULI. — ALIGNEMENTS MÉGALITHIQUES. — ROCHES A LÉGENDES ET A GRAVURES. — CONCLUSIONS.

I*Situation. — Aspect physique.*

Le Lunain est un petit affluent du Loing, qui naît dans le département de l'Yonne, aux marais du Grand Bouilleret, près d'Egriselles-le-Bocage, à une quinzaine de kilomètres de Sens. Il traverse les villages de Montacher et Chéroy, dans l'Yonne, entre en Seine-et-Marne où il rencontre Vaux-sur-Lunain, Lorrez-le-Bocage, Paley, Nanteau-sur-Lunain, Treuzy, Nonville et se jette dans le Loing à Epizy, entre Nemours et Moret-sur-Loing.

Il naît à l'altitude de 180 mètres environ et finit son cours vers 58 mètres, soit, pour un parcours de 40 kilomètres, une pente moyenne de 0^m003 par mètre.

Dans sa vallée supérieure, le Lunain n'est, en été, qu'un tout petit ruisseau, coulant rapidement dans un minuscule ravinement de la craie sénonienne sur un fond de cailloux et de sable, entre de vagues collines, les unes boisées, les autres dénudées. Entre Chéroy et Lorrez-le-Bocage, la craie se recouvre d'un manteau d'argile plastique à cailloux roulés; après Lorrez apparaissent divers étages tertiaires (calcaire de Beauce, sables de Fontainebleau), que notre ruisseau ravine plus profondément, donnant naissance à des collines parfois assez abruptes, bien qu'elles ne dominant son cours que de 30 à 40 mètres. Elles se recouvrent d'abord de bosquets de chênes et châtaigniers, puis de bois de sapins, prélude de la Forêt de Fontainebleau.

Son hydrologie est celle de la plupart des ruisseaux de la Craie. Il coule d'abord normalement sur le sol depuis sa source jusqu'aux environs de Montacher; là, vers la voie romaine d'Orléans à Sens, il rencontre une série de fissures où il s'engouffre partiellement. A partir de Chéroy l'œuvre d'absorption est terminée et l'on ne trouve plus qu'un lit desséché tout l'été jusqu'à Lorrez-le-Bocage. (Voir le plan d'ensemble *Fig. 1.*)

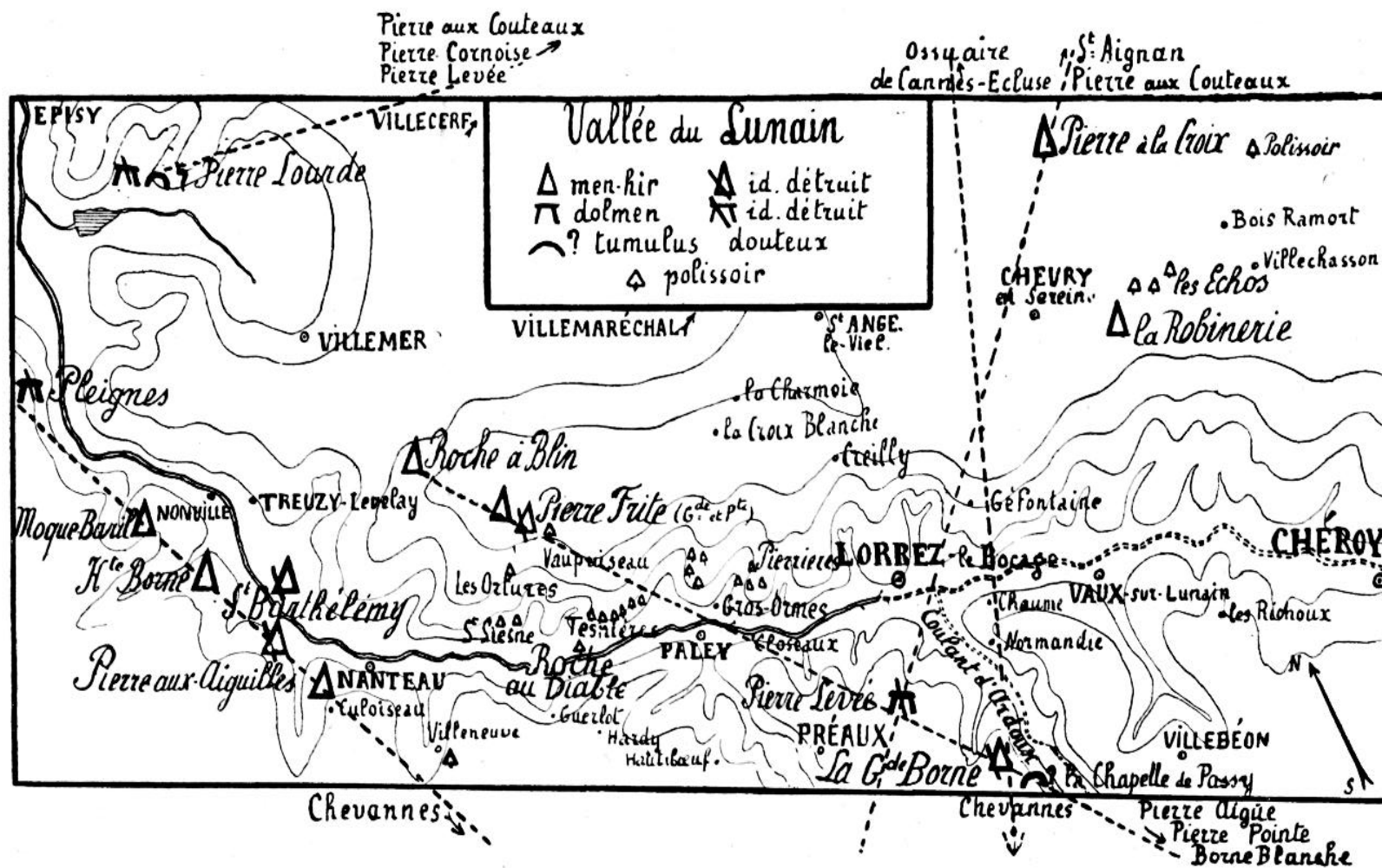


FIG. 1. — Carte d'ensemble des monuments et alignements mégalithiques de la vallée du Lunain, dressée par A. VIRÉ.

Les eaux se sont constitué un lit souterrain qui ne vient recouper le thalweg aérien qu'entre Lorrez et Paley ; il se produit alors une série de resurgences ou fausses sources, abondantes et limpides, qui se disséminent jusqu'aux environs de son embouchure. Deux des plus proches de celle-ci ont été captées pour l'alimentation de Paris (1).

Un peu en amont de Lorrez, près de la gare du chemin de fer, le Lunain recevait jadis un petit affluent, le *Coulant d'Ardoux* (2), venant des environs de Villegardin, qui serpentait dans des prairies. Je me rappelle fort bien l'avoir vu couler normalement dans mon enfance ; mais depuis 40 à 45 ans, il a totalement disparu et son ancien lit est livré à la culture. Pourtant en 1918, 19 et 20, après des périodes pluvieuses, on l'a vu reprendre temporairement son ancien lit et causer de ce fait quelques ravages dans les nouvelles cultures qui s'y sont installées. Des expériences à la fluorescine ont montré (3) que les eaux de sa source de tête, encore existante sur quelques centaines de mètres, viennent ressortir aux sources des Gros Ormes, en aval de Lorrez.

Tel est l'aspect actuel de cette petite vallée du Lunain qui a vu passer sur ses bords toutes les générations humaines qui se sont succédées depuis l'aurore des temps préhistoriques.

Ce sont les vestiges laissés par ces populations que nous allons analyser ici.

II.

Les chercheurs.

Mais auparavant disons un mot sur les divers chercheurs qui ont peu à peu révélé la préhistoire de la vallée du Lunain.

Les premières constatations sont déjà anciennes et remontent aux débuts des études préhistoriques en France.

Vers 1850 un ancien magistrat, M. Lajoie, fit sur nos plateaux d'abondantes récoltes de *haches polies*. Ses séries contribuèrent, paraît-il, à former le premier fonds du Musée de Melun.

Plus tard, vers 1870, un agent voyer de Lorrez, Achille Lez, l'imita sur une échelle plus modeste.

De 1874 à 1880, un érudit bien connu, Edmond Doigneau, parcou-

(1) A. VIRÉ. — *La faune obscurivole des conduites d'eau de Seine de Paris et le projet de dérivation des sources du Lunain*. Bull. Museum d'Histoire naturelle, 1897, n° 6, p. 237 et suiv.

(2) Ardoux est un mot celtique qui signifie la fontaine, la source, et qu'on retrouve en beaucoup d'endroits, par ex. : les *Ardouzes*, près Dordives (Loiret), les *Douzes* (Lozère), la *Doue* (Yonne), la *Doux* (Côte-d'Or), la *Doué* (Indre), etc. ; etc. Le coulant d'Ardoux est donc le « ruisseau de la fontaine ».

(3) DIENERT. — *Sources du Loing et du Lunain*, Annales de l'Observatoire Municipal (de Montsouris), IV, 1901, 3^{me} fasc.

rut plus d'une fois notre vallée et y recueillit d'importants matériaux pour son beau livre sur Nemours.

Dès 1883, étant encore sur les bancs du Lycée de Sens, je commençai à explorer les stations des environs de Lorrez et à recueillir les éléments d'une collection devenue à l'heure actuelle assez importante, et dont les principales pièces ont servi de base à l'illustration de la présente étude. Ma fièvre de néophyte gagna mon père et mon frère et ne les quitta plus au cours de leur existence. J'avais été à ce moment initié à la préhistoire par mon professeur, Gustave Julliot, fondateur du Musée de Sens, érudit et charmant homme, bien connu de tous ceux qui se sont occupé d'archéologie sénonaise.

Plus tard mes neveux, Camille Viré, mort héroïquement à 23 ans, sous-lieutenant de zouaves, chevalier de la Légion d'honneur, en enlevant, à Roclincourt, une tranchée ennemie (1915), et son frère Emile, se passionnèrent à leur tour pour notre petite vallée.

Entre temps mon parent M. Ernest Tranchon, ancien maire de Paley, un excellent et sagace observateur, aussi modeste que zélé, récoltait soigneusement toutes les pièces que ses labours mettaient à jour, observait autour de lui et me fut d'un précieux secours dans la découverte des polissoirs dont nous parlerons tout à l'heure. D'une infatigable obligeance il voulut bien m'offrir toutes ses récoltes à mesure qu'elles se produisaient.

En 1889, M. Henri Nivert, maître carrier et cultivateur à Tesnières, découvrait et fouillait le village néolithique de la Roche-au-Diable, dont je reprenais l'étude trois ans plus tard.

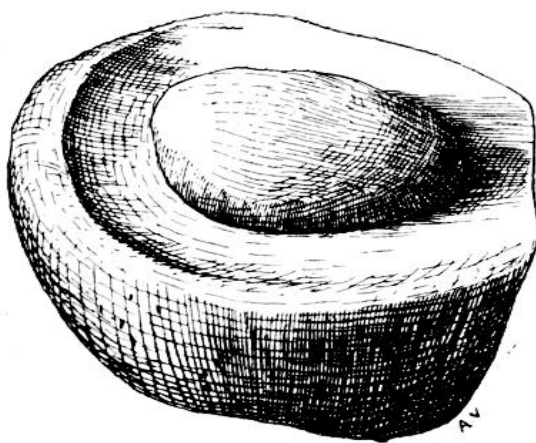


FIG. 2. — Meule à graines néolithique et sa molette, trouvée à la Roche au Diable.

M. Athanase Millet, maçon à Tesnières et M. Amable Millet, aux Ortures, récoltaient un certain nombre de pièces et observaient tout ce que faisaient découvrir dans le sol les fouilles faites dans un but

agricole ou pour les recherches de la pierre à bâtir. Je leur dois un certain nombre de pièces, d'excellents renseignements, et des traditions ou légendes sur nos mégalithes.

M. Poirrier, juge de paix à Lorrez, recueillit une petite collection, malheureusement disparue avec lui.

Un des bons chercheurs fut M. Lucien Rameau, maire de Lorrez-le-Bocage. Il était d'une très vieille famille de Lorrez et je retrouve dans mes archives un de ses ancêtres, Jean-François Rameau, maître d'école à Lorrez, signant comme témoin en 1751, l'acte de baptême de Madeleine Aujard, mère de mon arrière grand-mère. Pendant les dernières années de sa vie, il recueillit une importante collection, riche en belles pièces, qu'il laissa par testament à l'école communale de Lorrez.

En 1895, M. Testard trouva dans les fondations de sa villa des Closeaux de très jolies haches en silex, grès et diorite, et un marteau à trou, le seul que j'aie vu dans la vallée du Lunain. J'ignore ce que sont devenues ces pièces.

Un artiste réputé, feu Thomas-Marancourt (1), auteur d'intéressantes notes sur ses fouilles diverses, recueillit aussi de bonnes séries dans la vallée du Lunain. Je crois me souvenir qu'il possédait entre autres choses une hache en jadéite trouvée près de Nanteau-sur-Lunain. Il est regrettable qu'il n'ait rien publié sur notre vallée et que sa collection soit disparue.

En 1907, M. l'abbé Swab arriva comme curé à Paley et recueillit une collection intéressante. Dans une brochure récente, il l'apprécie avec des yeux tout paternels et dans un passage où s'étale peut-être un peu trop naïvement le souci commercial, il déclare que sa collection « est, comme nombre et comme importance de pièces, peut-être unique en France chez un particulier ! »

M. Paul Bouex, de Nemours, s'est également occupé de notre vallée. Dans une très belle monographie des environs de Nemours, sur laquelle j'aurai à revenir au cours de cette étude, il décrit plusieurs de nos monuments et émet parfois des aperçus nouveaux et pleins de sens. C'est certainement la publication que j'ai lue avec le plus de plaisir.

En ces dernières années, M. Georges Smeyers, chirurgien-dentiste à Lorrez s'est occupé tout spécialement d'un petit coin de la commune de Lorrez, le plateau de Creilly. L'abondance et la beauté de ses récoltes prouve, en même temps que la sagacité du collection-

(1) THOMAS MARANCOURT. — *Mes fouilles au Croc-Marin*. Fontainebleau, Bourges, 1891, 68 pp.

Id. — *Foyer de la pointe des Broses à Montigny-sur-Loing*. Ibid 1893, 11 pp.

Id. — *Ossuaire de Cannes-Ecluse, près Montereau*. Ibid 1893, 11 pp.

neur, l'extrême richesse de nos stations que trois-quarts de siècle de recherches successives n'ont pas encore réussi à épuiser.

Enfin en 1893 et 1909, MM. Philippe Salmon et Adrien de Mortillet sont venus successivement présenter à leurs auditeurs et élèves les principaux mégalithes de notre vallée.

III

Bibliographie.

Quelques chercheurs ont publié leurs études ; quelques vulgarisateurs se sont aussi occupé incidemment de notre région.

Voici, aussi complète que j'ai pu la faire, la liste des publications consacrées au Lunain au point de vue préhistorique.

1. Edmond DOIGNEAU. — *Nemours*, Paris, 1884.
2. Armand VIRÉ. — *Les stations quaternaires des environs de Lorez-le-Bocage*. Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 1^{er} juillet 1889 ; — *Id.* La Nature, 24 août 1889 ; — *Id.* L'Étincelle, 30 mars 1890.
3. *Id.* — *La vallée du Lunain*, la Nature, 26 juillet 1890.
4. *Id.* — *Les stations et ateliers de polissage de la vallée du Lunain et le régime des eaux à l'époque de la pierre polie*. Bull. de la Soc. d'Anthropologie, II (IV^e Série) 1891, p. 801-816.
5. *Id.* — *Silex taillés de la vallée du Lunain*. *Ibid.* III (IV^e série), 18 février 1892.
6. *Id.* — *Village néolithique de la Roche-au-Diable*, près Tesnières (Seine-et-Marne). *Ibid.*, III (IV^e série), 17 octobre 1892.
7. *Id.* — *Nouvelles trouvailles préhistoriques dans la vallée du Lunain*. *Ibid.*, 3 juin 1897.
8. *Id.* — *Les mégalithes de l'arrondissement de Fontainebleau*. L'Homme préhistorique, 4^e année, n° 4, avril 1906.
9. *Id.* — *Le cimetière mérovingien de Paley*. La Nature, n° 1878, mai 1889.
10. *Id.* — *Les eaux souterraines en pays de plaine ; la vallée du Lunain*. Bull. Soc. de spéléologie, janvier-mars-avril-juin 1897.
11. JEAN-SANS-TERRE (Pierre GIFFARD). — *La vallée du Lunain*, Le Petit Journal, 22 août 1893.
12. ANONYME. — *Excursion préhistorique dans la vallée du Lunain*. Compte-rendu d'une excursion de l'Ecole d'Anthropologie conduite par Philippe Salmon, in : l'Abeille de Fontainebleau, juin 1893.
13. Edmond HUE. — *Le Préhistorique dans la vallée de l'Orvanne (Seine-et-Marne)*, 1^{er} congrès préhistorique de France, Périgueux, 1905.

14. Id. — *Le dolmen de Pierre Louve à Epizy*. Annales de la Soc. hist. et arch. du Gatinais, 1906.

15. ANONYME. — *Nemours et ses environs*. Bull. Soc. d'exc. scient. Louviers, Izambert, 1909. (Excursion conduite par Adrien de Mortillet dans la vallée du Lunain).

16. Paul BOUEX. — *Petites notes de préhistoire nemourienne et gâtinaise*, Nemours, Vaillot, 1911 (Tiré à 70 exemplaires).

17. Camille VIRÉ. — *Cupules et pieds humains, menhirs et polissoirs des environs de Lorrez-le-Bocage*. Bull. Soc. Préhist. franç., 25 janvier 1912. — *Réemploi de haches polies cassées par l'usage*. Ibid., 19 mars 1912.

18. Augusta HURE. — *Le Sénonais préhistorique*. Sens, Duchemin, 1922. (Dans cette fort belle publication, qui représente un labeur énorme, allié à une science sûre, il n'est question qu'incidemment de notre vallée, à propos des stations voisines de sa source.)

19. Abbé SWAB. — *Paley préhistorique*. Soc. arch. de Seine-et-Marne, Melun, mars 1912.

20. Georges SMEYERS. — *Recherches de préhistoire dans la commune de Lorrez-le-Bocage*. Bull. Soc. préhist. franç., mai 1922.

IV

Les époques d'habitation. Les trouvailles paléolithiques.

La vallée du Lunain paraît avoir été occupée presque aussitôt qu'apparut l'homme dans le nord de la France.

Dès le Chelléen et l'Acheuléen, les traces de l'industrie humaine, sans égaler en nombre celles qu'a laissées le néolithique, deviennent assez abondantes. Depuis les Richoux, ferme de la commune de Vaux-sur-Lunain, peu éloignée de Chéroy, jusque sur les plateaux des Ortures, nous avons pu récolter des coups-de-poing.

Les collections Rameau, Swab et Smeyers en présentent également des spécimens plus ou moins nombreux.

Les principaux endroits où du paléolithique ancien a été trouvé sporadiquement sont : Courtoin, Saint-Valérien, Chéroy, Jouy, les Richoux, Vaux-sur-Lunain, Géfontaine, Creilly, la Pierre-Frite, plateau de Levelay, Saint-Ange-le-Vieil. Ils sont situés non sur les bords des coteaux, comme nos stations néolithiques, mais à l'intérieur du plateau (Alt. 144 à 185). Bien qu'on n'ait guère encore observé d'alluvions chelleo-acheuléennes dans la vallée du Lunain, il semble que les eaux aient dû atteindre à cette époque une altitude voisine de 140 mètres, ce qui rendait encore inhabitable l'emplacement des futures stations néolithiques.

Un lambeau d'alluvion moustérienne, dont nous allons dire un mot, observé à l'altitude de 135 mètres rend cette supposition vraisemblable.

C'est ce que nous constatons déjà en 1891 devant la Société d'Anthropologie. M. Vauvillé fit alors remarquer que nos observations faites dans la vallée du Lunain cadraient bien avec ce qu'il avait lui-même observé dans les stations quaternaires du département de l'Aisne.

Il semble donc qu'il ne faille guère s'attendre à trouver de l'acheuléen en dehors des parties élevées de nos plateaux.

Il n'en est déjà plus de même à l'époque Moustérienne.

Dans les bois de « Normandie » au bord de la route de Lorrez à Egreville, à un kilomètre environ au Sud de la grande ferme du château de Lorrez, nous avons observé jadis par 130 mètres d'altitude, un lambeau d'alluvions en place avec pointes moustériennes. Quelques autres pointes ont été trouvées à la « Montagne Sainte-Anne », près des gros Ormes, ainsi qu'à Saint-Ange-le-Vieil.

Le Magdalénien est fort peu représenté, si ce n'est aux « Pierrières, » près Lorrez, en mélange avec le néolithique.

Le Campinien ou Néolithique primitif représenté surtout par les tranchets, grands ou petits, les pics, etc., est plus répandu ; on le trouve un peu partout.

Mais c'est le Néolithique avancé ou Robenhausien, qui domine de beaucoup. Nous allons maintenant nous occuper plus spécialement de ces deux dernières époques.

V

Les stations néolithiques.

Nous venons de voir que les traces jusqu'ici retrouvées de nos populations paléolithiques sont assez peu nombreuses.

Par contre nous voyons les peuplades néolithiques implantées solidement tout le long du Lunain, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Notre vallée avait déjà acquis son modelé actuel. Mais il semble que la circulation des eaux y fût alors un peu plus active qu'aujourd'hui.

Les plateaux qui la bordent sont assez profondément découpés par des ravins et forment de petits promontoires plus ou moins isolés de trois côtés.

Des vallons affluents, s'enfoncent parfois de plusieurs kilomètres dans le plateau ; ce sont aujourd'hui des vallons desséchés, mais ils

devaient être encore, pour la plupart au moins, parcourus par des ruisselets à l'époque néolithique.

Tels sont sur la rive gauche : 1° le *Coulant d'Ardoux*, qui aboutit vers la gare de Lorrez et dont le ruisseau n'a disparu, comme nous l'avons expliqué plus haut, qu'il y a moins d'un demi-siècle.

2° Un vallon très ramifié aboutissant derrière le château de Paley, et s'enfonçant dans la direction de Préaux jusque vers Egreville.

De ce vallon entre Préaux et Remauville à la hauteur d'un ancien prieuré détruit à la Révolution, sort encore d'une couche mince de minerai de fer pisolitique, une source minuscule qui se perd bientôt dans le sol. En aval et dominant le château de Paley sort également la *fontaine Mathilde*.

Sur la rive droite nous trouvons : 1° le ravin du grand Courcelles et de Villechasson, et celui de Villefranche à la tête desquels sont des stations à polissoirs ; 2° le ravin dit de la vallée Bernouelle, s'en allant vers Géfontaine ; son hydrologie ancienne était encore représentée récemment par la petite Fontaine Sainte Marguerite. Achille Lez, agent-voyer à Lorrez, avait en 1871 rêvé de la conduire sur la place même du village. Mais ses travaux de captage, mal conduits, ayant percé en amont la couche d'argile plastique qui la supportait, l'ont fait perdre. On constatait un autre petit niveau d'eau à peu de distance, à une altitude inférieure, au fond d'un vieux puits semblant d'origine romaine à parois régulièrement assisées, isolé et abandonné au milieu des champs et aujourd'hui comblé.

A Creilly un ruisseau souterrain que l'on trouve au fond d'un puits, est la preuve de l'enfouissement des eaux dans cette région.

3° Aux Gros Ormes, près Paley, une vallée s'enfonce vers la Croix-Blanche et la Charmoie ; la présence de stations et de polissoirs sur ses flancs laisse supposer l'existence d'une circulation d'eau à l'époque néolithique.

4° Il en est de même à Tesnières (côté Est) et 5° à Vaupuisseau dans la direction de la Pierre Frite. Nous avons constaté là en 1890 la présence d'un ancien travertin à végétaux, dont la partie supérieure, tout au moins, ne contient que des espèces actuelles. L'existence d'une source à l'époque néolithique est donc ainsi attesté

Comme on le voit, sans vouloir faire intervenir de prétendus changements de climats (1), nous constatons qu'à l'époque néolithique, le Lunain recevait encore tout le long de son cours, une série de petits affluents qui pouvaient fournir de l'eau à des populations relativement éloignées de ses rives.

1) La disparition graduelle des eaux de surface est une chose normale dans les pays calcaires. Voir à ce sujet le n° 10 de notre bibliographie.

Aussi est-ce sans surprise que nous découvrons des stations néolithiques sur tous les mamelons qui bordent ces vallons.

La station qui paraît avoir été la plus importante de toute notre vallée est celle des « Pierrières », à mi-distance entre Lorrez et Paley (rive droite). Elle a fourni à elle seule la majorité des instruments de silex récoltés. Il ne faudrait pas en conclure qu'elle fût la capitale de l'agglomération du Lunain. Elle s'étend en effet dans des champs aujourd'hui cultivés et il est facile d'y faire des récoltes, alors que pour la majorité des stations d'aval, de grands bois recouvrent leur emplacement et rendent les récoltes difficiles ou impossibles. Nous ne pouvons donc apprécier leur importance. Si ces terrains venaient à se déboiser, la proportion serait peut-être renversée.

En dehors des Pierrières, les principales stations sont celles de : Egriselles-le-Bocage, Courtoin, Montacher (le Bac), Jouy, dans l'Yonne; et, en Seine-et-Marne : les Richoux, Villechasson, Villefranche, la Robinerie, près de Chevry-en-Sereine, Géfontaine, la Croix-Blanche, la Montagne-Sainte-Anne (Gros Ormes), la Pierre-Frite, les Ortures, Levelay, Villemaréchal et Saint-Ange le-Vieil (rive droite), Vaux-sur-Lunain, le Château-Gaillard (Normandie, Chaume), le bois de la Latte, les bords de la vallée sèche de Paley-Préaux et en particulier Hardy, Hautibœuf, Préaux, les Pisserots, Guerlot, etc. D'après M. l'abbé Swab il faudrait y ajouter pour la région de Paley, les Dadées, le Bois Lorrain, le Godefroy, la Petite Ferme, la Marquetterie, la Roche-Marteau, le Petit Pommier et la pente des Moines, mais j'ignore en l'absence de tout renseignement précis de l'auteur, s'il faut voir dans cette énumération des stations vraies ou des lieux où ont été récoltés des silex sporadiques.

L'intérieur du plateau ne paraît pas avoir été habité d'une façon permanente, étant trop éloigné des points d'eau. Mais, comme le fait remarquer très judicieusement M. Smeyers, il fut pourtant très fréquenté et l'on y rencontre un très grand nombre de silex travaillés disséminés un peu partout, soit qu'ils aient été égarés à la chasse ou au milieu de cultures éloignées des habitations.

Il semble que tous les villages fussent sur les hauteurs au début de la période; c'est, en effet, uniquement sur les hauteurs que nous trouvons les outils campiniens (tranchets, pics, etc.). C'est encore sur les hauteurs que nous voyons s'étaler les belles stations qui marquent le plein épanouissement du néolithique; mais nous constatons chez nos ancêtres de la fin de cette époque une tendance très nette à descendre leurs habitations dans la vallée elle-même et jusque sur les bords du Lunain.

C'est ainsi que le village de la Roche-au-Diable, dont nous parlerons tout à l'heure, et dont l'âge confine à l'époque du Bronze, n'est

plus qu'à 3 ou 4 mètres au-dessus du niveau du Lunain ; de même les récoltes de M. Testard, aux Closeaux, au bord même de la rivière, laissent supposer là un établissement que la trouvaille d'un marteau à trou central rangerait aux toutes dernières époques de la Pierre Polie, ou peut-être dans le Bronze.

On peut signaler aussi à la Rue du Gault (Paley), au bord de la route de Lorrez à Nanteau, à peu près en face et en aval du tronçon de route allant à Paley, des fonds de cabane révélés en 1891 par le creusement d'un fossé de la route. J'y ai récolté, au milieu de cendres charbonneuses et d'éclats de silex, des débris de clayonnages recouverts d'argile brûlée. Aucune fouille n'a été faite, et je pense que celui qui en entreprendrait sur ce point ne perdrait pas son temps.

Espérons que de nouvelles trouvailles viendront augmenter cette liste encore trop restreinte.

VI

Village néolithique de la Roche-au-Diable.

Dans les stations qui bordent nos plateaux, nul vestige de construction n'a survécu. Le sol a été tant et tant de fois remué par la culture, que les fonds de cabane ont dû être détruits, au moins en grande partie. Peut-être des fouilles profondes en feraient-elles retrouver des traces. En tout cas, dans les couches superficielles, l'outillage lithique, transporté, ballotté, mélangé par la charrue, subsiste seul et s'étend en nappe uniforme au milieu des champs, et la poterie n'est représentée que par de rares, informes et minuscules fragments.

Un seul document est venu jusqu'ici nous apporter quelques notions sur la forme de l'habitation dans notre vallée à l'époque néolithique : un reste de village situé dans le fond de la vallée, non loin de Tesnières et de la Noue-Blondeau, à proximité du polissoir appelé la Roche-au-Diable.

En 1889, un maître-carrier et cultivateur de Tesnières, M. Henri Nivert, le découvrit et l'explora. Très lié avec mon père, M. Nivert lui raconta un peu plus tard sa découverte, et je repris moi-même les fouilles à cet endroit en 1892 avec l'aide d'un jeune ouvrier agricole de Lorrez, Joseph Cothias. C'est d'après cette double fouille que je vais donner ici une description de ce village, complétant sur quelques points de détail celle que je publiai en 1892 dans les bulletins de la Société d'anthropologie (1).

(1) Je fus surpris quelque vingt ans plus tard, de trouver dans une note de M. l'abbé Swab (Paley Préhistorique), la singulière phrase suivante : « M. Henri Nivert et moi avons trouvé dans son champ, il y a quelques années, les vestiges d'un véritable village néolithique, des traces de four, des pierres calcinées, des

M. Henri Nivert voulant transformer une friche en culture, se mit à en arracher les chênes qui y avaient poussé. Sous les racines de l'un d'eux, il rencontra des débris de murailles à pierre sèche. Intrigué, il élargit sa fouille et ne tarda pas à dégager de terre une enceinte tout à fait rectangulaire, en blocs bruts, mesurant environ $2^m50 \times 3$ mètres, interrompue par une porte sur le côté sud.

La muraille s'élevait de 0^m40 à 0^m60 au-dessus du sol primitif et était elle-même recouverte de 0^m20 à 0^m40 de terre végétale.

Vers chaque angle de la construction et vers le milieu de chaque élément de muraille était ménagé un trou, alors rempli de terre mélangée de sortes de petites écailles charbonneuses, qui, évidemment, représentaient l'encastrement de poutres verticales ou légèrement obliques ayant formé la charpente des parois et du toit de cette cabane (Fig. 3).

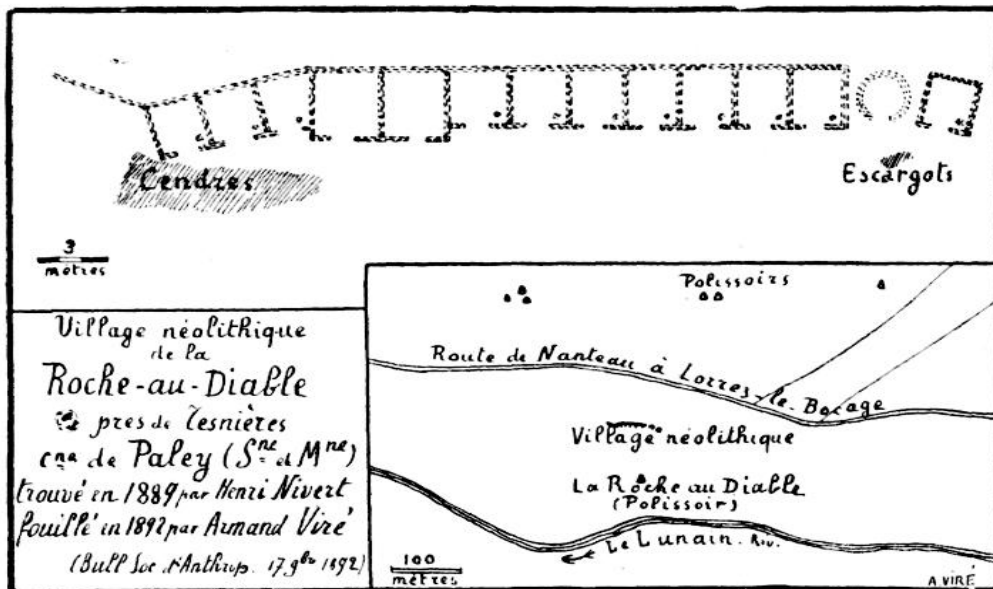


FIG. 3. — Plan du village néolithique de la Roche au Diable.

A quelques décimètres plus à l'Ouest, M. Nivert rencontra une construction circulaire en calcaire et grès, très différente de la première. L'entrée consistait en deux gros blocs de grès se rejoignant au sommet et dont l'ouverture formait un triangle. Des cendres en

cendres de plusieurs foyers, le tout sillonné de petites ruelles construites de pierre et de terre..... », etc.

M. Swab n'étant arrivé dans notre vallée qu'en 1907, et n'ayant fait aucune fouille, commet donc une... erreur volontaire ! Je n'aurais d'ailleurs pas relevé cette puérile vantardise, si elle n'introduisait dans la description de ce village des notions absolument erronées.

Les villages néolithiques actuellement connus ne sont pas nombreux. Aussi n'ai-je pas cru qu'il me fut permis de laisser passer sans protester de pareilles fantaisies dans la description d'un des rares spécimens jusqu'ici constaté.

grande quantité en occupaient le fond, et le sol d'argile et de pierre sur lequel elles reposaient était entièrement cuit sur une épaisseur de plusieurs centimètres ; on eut dit une vaste brique, très bulleuse, empâtant des fragments de calcaire siliceux et de grès. C'était donc un four, qui avait dû servir fort longtemps et être soumis à l'action d'un feu violent. La voûte était sans doute formée des mêmes matériaux, mais il n'en fut pas trouvé trace.

Devant l'entrée était un gros tas de coquilles d'escargots mélangées de cendres.

Poursuivant sa fouille, M. Nivert rencontra à 1 mètre plus à l'ouest, une seconde cabane rectangulaire semblable à la première, avec porte tournée vers le sud. Près de cette porte, un trou circulaire de 0^m30 de diamètre sur presque autant de profondeur et plein de cendres, avait évidemment servi de foyer ; la terre en était cuite sur 0^m02 à 0^m05 centimètres de profondeur.

Continuant celle-ci sur une même ligne, six autres cabanes mitoyennes, faites sur le même modèle et avec les mêmes dimensions (2^m50 × 3) et un foyer analogue. Elles étaient suivies de deux autres un peu plus grandes (3 mètres × 3^m75 environ), mais ne présentant pas trace de foyers ; après quoi trois autres cabanes du type des sept premières, et dont l'axe s'inclinait un peu au sud-ouest, puis une muraille remontant un peu au nord-ouest, et que je n'ai pas suivie jusqu'au bout.

Devant les trois dernières cabanes, un gros tas de cendres, avec des pierres dressées, comme pour des foyers rustiques, et des éclats de grès.

Comme j'ai pu le constater, la maçonnerie consistait en pierres sèches de tous calibres, en grès et en calcaire, posées à plat les unes sur les autres, sans ciment d'aucune sorte. Certains blocs avaient comme dimensions 1^m18 × 0^m94 × 0^m51, tandis que d'autres avaient tout au plus la grosseur du poing.

M. Nivert détruisit en grande partie ces murailles, et quand je fouillai moi-même, je n'en retrouvai que des fragments. Néanmoins, grâce aux indications et à un croquis de M. Nivert, et aux restes que j'ai pu voir en place, j'ai pu reconstituer le plan ci-contre (*Fig. 3*).

Toutes les cabanes, sauf deux, étaient des maisons d'habitation pourvues de leur foyer. Quelle était la destination des deux plus grandes ? Magasins à provisions, cases cultuelles ? Nous ne savons.

Un four complétait le tout, et nous voyons, d'après les débris trouvés autour, qu'il servait à cuire les provisions. Peut-être aussi, à l'occasion, servait-il à la cuisson des vases ménagers, dont les débris ont été retrouvés çà et là ; à moins que ceux-ci, comme je l'ai vu faire encore récemment en Kabylie, ne fussent cuits à part dans

des fosses spéciales recouvertes de branchages et dont aucun emplacement n'a été retrouvé jusqu'ici.

Ce groupe de cabanes formait un alignement unique, et non « une rue bordée de chaque côté d'habitations » : nulle trace de ces « petites ruelles construites de terre et de pierre » imaginées par M. Swab, pas plus que de cet « ensemble bordé comme par une muraille d'un talus de pierre ». ??

C'était la demeure d'une famille ou d'un tout petit clan.

Quelles pouvaient être les occupations de ces villageois ? A quelle époque vivaient-ils ? C'est ce que va nous apprendre l'examen des objets divers trouvés au cours des fouilles par M. Nivert ou par moi.

Mélangées aux cendres, abandonnées dans les cabanes ou dehors, M. Nivert recueillit plusieurs haches en grès piqueté et poli (voir *fig. 19*, n^{os} 7 et 8), des débris de haches en silex et des lames, qu'il ne recueillit d'ailleurs pas, ainsi qu'un très grand nombre de fragments de grès éclatés par le feu ou par percussion. J'en ai retrouvé un certain nombre dans mes fouilles, ainsi que quelques lames en silex et deux percuteurs.

Nous avons en outre recueilli des fragments de meules à grains en cliquant, dont une presque entière. C'est une meule dormante, très différente des meules gauloises ou gallo romaines, constituée par un bloc grossièrement hémisphérique, dont la partie plane a été polie et légèrement creusée par un long usage. Son diamètre est de 0^m45×0^m37 (cette dernière dimension était un peu supérieure à ce chiffre, car il y a une cassure). L'épaisseur est de 0^m20. Le grain y était grossièrement broyé à l'aide d'écrasoirs dont quelques-uns ont été retrouvés, entiers ou fragmentés, dans les fouilles (*Fig. 2*).

Des fragments de poteries rouges ou noires, mal cuites, très siliceuses, ont été récoltés également, mais ceux que j'ai pu recueillir dans les fouilles, sont tellement réduits que je n'en n'ai rien pu reconstituer.

Dans les cendres, un certain nombre de fragments de grès éclatés, à dos plat, à tranchant grossièrement émoussé, amincis à un bout, comme pour y faire une poignée, et longs de 0^m20 à 0^m30.

Sont-ce des massues, des couperets, des enclumes pour la taille du silex, ou de simples chenets ? Le saura-t-on jamais ?

Ajoutons que M. Nivert recueillit près de la surface du sol une hache en bronze très oxydée, très friable et qu'il rejetta dans les fouilles, où je ne pus la retrouver.

L'ensemble de cette industrie nous marque la fin des temps néolithiques, et elle apporte une contribution précieuse à l'histoire de l'habitation dans notre vallée.

Il serait peut être intéressant de compléter ces fouilles par quelques sondages, exécutés aux abords immédiats des cabanes. Quel-

ques roches qui font légèrement saillie sur le sol ou que la charrue effleure en labourant, nous font espérer que le village de la Roche-au-Diable pourrait bien n'avoir pas dit son dernier mot.

VII

Les ateliers de polissage.

L'outil caractéristique, celui qui a donné son nom à toute cette période, c'est celui qui a subi un polissage et que l'on a appelé très longtemps la *hache polie*. Ce nom n'est pas absolument exact et l'on commence à y distinguer plusieurs variétés auxquelles on peut attribuer des usages divers et même des âges divers dans l'intérieur de cette période (haches, herminettes, tranchets, ciseaux, piochons, etc.). Sa forme est généralement celle d'un cône plus ou moins aplati, variant de 0^m03 ou 0^m04 à 0^m25 ou 0^m30 de long, et amincie en tranchant à l'extrémité de base.

Dans notre vallée la grosse majorité est en silex de la craie, mais on en trouve une proportion notable en grès dur, principalement au village de la Roche-au-Diable. Il en est aussi en roches éruptives diverses, étrangères à notre vallée et qui y furent sans doute introduites par voie commerciale.

Pour les fabriquer, on commençait par dégrossir le bloc-matrice par les divers procédés de taille alors connus, percussion, pression, etc.; puis on le frottait longuement sur des roches siliceuses (grès, meulière, etc.), avec interposition de sable et d'eau, jusqu'à ce que toutes les arêtes de taille eussent disparu et que l'objet eut acquis un beau poli.

Ce résultat n'était point obtenu sans que la roche sur laquelle on le frottait ne s'usât elle aussi. Il s'y produisait, selon la partie frottée de la hache, des rainures profondes et allongées, ou des surfaces plates ou légèrement creuses. *Rainures* et *cuvettes* sont encore aujourd'hui, après plusieurs millénaires passés, profondément gravées dans les roches et servent à caractériser ces *polissoirs* (Fig. 4 à 10).

Il y avait des polissoirs fixes, roches trop volumineuses pour qu'on put les déplacer, et des polissoirs mobiles, de petite taille et que l'on pouvait emporter dans les villages.

Il se trouve précisément que notre vallée constituait à l'époque de la Pierre Polie ou Époque néolithique, un des centres de polissage les plus considérables que l'on connaisse. Nous avons pu retrouver une bonne trentaine de polissoirs fixes et les débris de quelques polissoirs portatifs.

L'un d'eux, la Roche-au-Diable (*Fig. 4*) avait été remarqué de bonne heure, et un beau moulage en figure au musée du Havre. Il resta longtemps le seul connu.

Or le 26 septembre 1890, mon père étant à la chasse aperçut près des Gros-Ormes au lieu dit la « Montagne Sainte-Anne », un rocher portant des rainures semblables à celles de la Roche-au Diable (*Fig. 5*). Aussi, dès le lendemain, notre curiosité vivement excitée, commençons-nous à parcourir bois et guérets, en examinant toutes les roches susceptibles d'avoir pu servir de polissoirs.

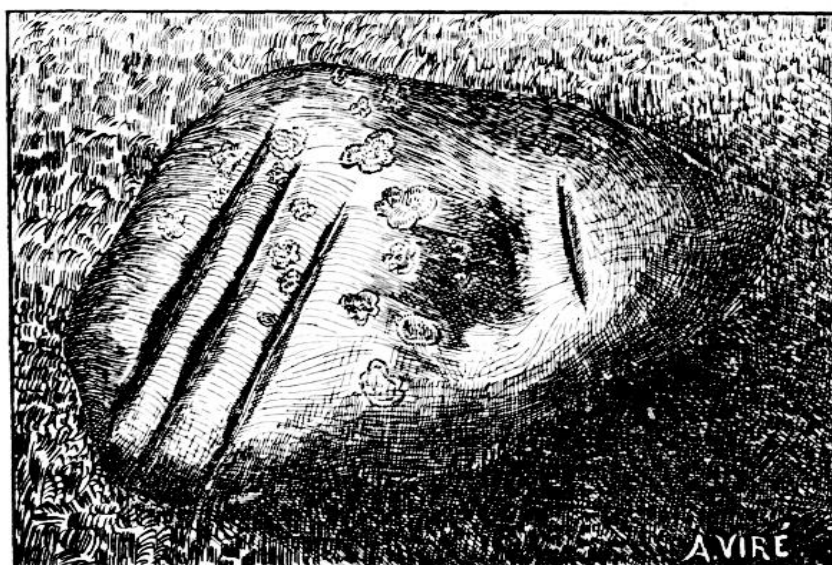


FIG. 4. — La Roche au Diable, Polissoir.

Dès octobre 1891, nous pouvions présenter à la *Société d'Anthropologie* une liste de 15 polissoirs ; puis à la séance du 3 juin 1897, nous en signalions 27. La liste s'en est encore accrue (34 aujourd'hui connus) et certainement elle n'est pas close.

C'est uniquement dans le terrain *Stampien* des géologues, ou Sables de Fontainebleau, que se rencontrent nos polissoirs. Ceux-ci s'étendent sur une grande partie de nos plateaux, depuis Chevry-en-Sereine à l'Est, jusqu'à la vallée du Loing à l'Ouest. Les sables, agglomérés par un ciment calcaire ou siliceux, y forment des bancs de grès puissants, qui ont été fracturés et démantelés par les agents atmosphériques. Ce sont les blocs de grès ainsi isolés qui ont été utilisés pour le polissage.

Ces polissoirs forment un certain nombre de groupements que nous allons passer successivement en revue.

Ce sont en allant de l'Est à l'Ouest, les groupements de :

1° Chevry-en-Sereine (la Robinerie et Bois-Ramort) ; 2° Les Gros

Ormes, commune de Lorrez-le-Bocage (la Montagne Sainte Anne); 3° La Forêt Noire (Paley); 4° Le Petit Moulin (Paley); 5° La Roche au Diable; 6° Tesnières et la Noue Blondeau (commune de Paley); 7° La Pierre Frite (limite de Nanteau-sur-Lunain (1) et Villemaréchal); 8° Saint Liesne (Nanteau-sur-Lunain); 9° Les Ortures (Nanteau-sur-Lunain).

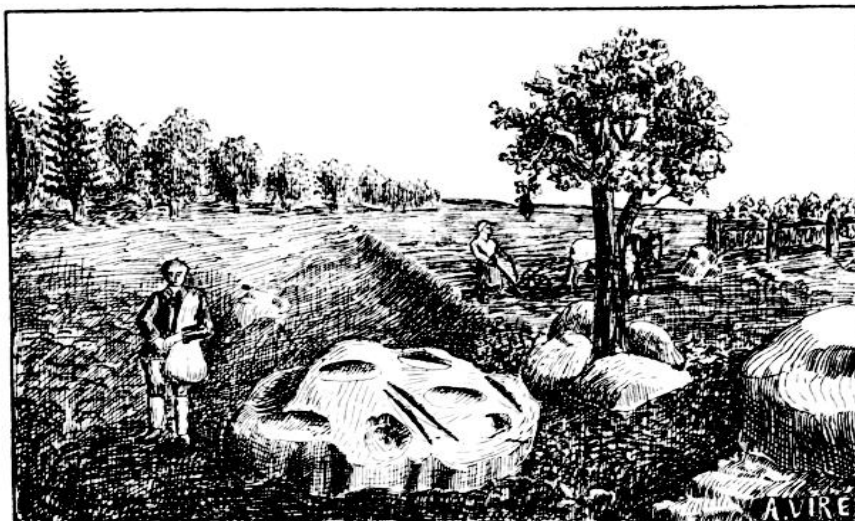


FIG. 5. — Polissoir de la « Montagne Sainte-Anne. »

Tous ceux-ci sont sur la rive droite du Lunain; la rive gauche n'a guère été explorée à ce point de vue. M. Paul Bouex y signale seulement un polissoir près de Villeneuve (commune de Nanteau), mais il est plus que vraisemblable que des recherches méthodiques en feraient découvrir d'autres. Il en est de même pour les bois de Chevry-en-Sereine et ceux de Saint-Ange-le-Vieil dont l'exploration reste à faire.

Nous allons aborder l'étude détaillée de ces divers ateliers de polissage.

1° Chevry-en-Sereine. — C'est le groupe le plus récemment découvert et il n'a été signalé qu'en 1912 par mon frère Camille Viré. Il comprend: 1° près de la gare de Chevry, 3 polissoirs, aux lieux dits les Echos, à 1000 ou 1200 mètres N. E. de la gare. Le premier est une grosse roche inclinée à 45°, portant 2 rainures de polissage ayant respectivement $0^m60 \times 0^m04$ et 0^m04 de creux, $0^m55 \times 0^m05$ et 0^m04 également de creux (Fig 6). Ce polissoir aurait été détruit récemment.

(1) Il ne faut pas confondre, comme on le fait quelquefois, Nanteau-sur-Lunain (Seine-et-Marne) et Nanteau-sur-Essones (Seine-et-Oise), commune qui renferme elle aussi quelques mégalithes.

A 25 mètres à l'Est, roche à cupules, avec une grande cuvette de polissage. 2° Au N.-E. de Bois-Ramort, après la maison ruinée de

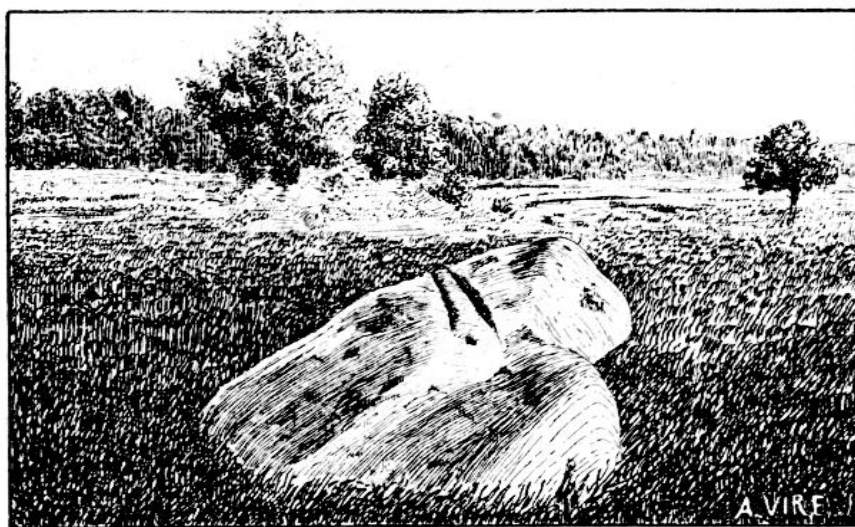


FIG. 6. — Polissoir des « Echos. »

la Pinarderie, grosse roche circulaire avec 4 rainures de 0^m40, 0^m52, 0^m51 et 0^m45 de long et deux cuvettes de polissage (0^m52 × 0^m20 et 0^m34 × 0^m15.)

2° Les Gros-Ormes. — 3 polissoirs. (Polissoirs de la Montagne

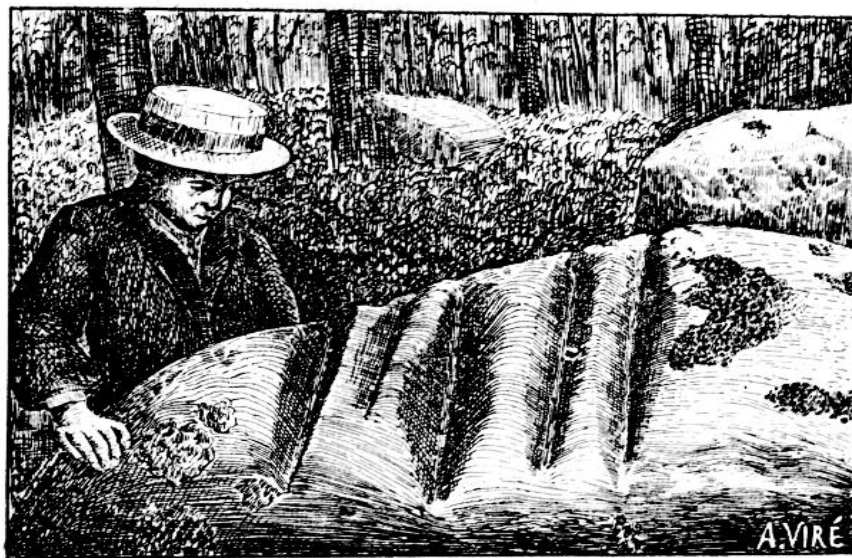


FIG. 7. — Polissoir de la « Forêt-Noire. »

Sainte-Anne). Il sont situés au sommet des pentes, l'un à l'Est d'un bois de sapins (Fig. 5), les autres dans le bois.

Le premier a la forme d'un ellipsoïde irrégulier dont le grand axe a 1^m60, le petit 1 mètre et qui s'élève au dessus du sol de 0^m70 environ. Cinq cuvettes : 0^m24 × 0^m12 ; — 0^m24 × 0^m08 ; — 0^m20 × 0^m09 ; — 0^m18 × 0^m08. Quatre rainures : 0^m35 × 0^m05 ; — 0^m26 × 0^m08 ; — 0^m24 × 0^m08 ; — 0^m25 × 0^m06, leur profondeurs est de 0^m02 à 0^m05.

Les deux autres, à quelques dizaines de mètres en contre bas, dans le bois de sapins, ne portent respectivement que trois et deux rainures.

3° *Groupe de la Forêt Noire.* — (4 polissoirs). Prendre la route de Paley à Villemaréal. Le premier est au bord du premier chemin de traverse à l'Est ; (5 rainures) (*Fig. 7*) les trois autres dans le bois ; le premier porte une rainure, le second une rainure et une cuvette, le troisième trois rainures.

4° *Le Petit Moulin.* — (5 polissoirs) Prendre le chemin de traverse à l'embranchement de la route de Lorrez-Nanteau, et de la route Paley-Villemaréal. Ils se groupent de part et d'autre du chemin sur une longueur d'une quarantaine de mètres. L'un deux, pourvu de 10 rainures, a été sectionné en 3 parties par le carrier Thomas, de Saint-Ange-le-Vieil, à la demande d'un archéologue, qui, heureusement, trouva les tronçons encore trop lourds pour être emportés. (*Fig. 9*). Un autre porte 4 cuvettes et 3 rainures. (*Fig. 8*).



FIG. 8. — Polissoir au « Petit Moulin. »

5° *La Roche au Diable.* — (1 polissoir) Elle est située à quelques dizaines de mètres au sud du village néolithique dont nous avons parlé, presque au bord de la rivière. C'est une roche de grès qui fait à peine saillie au dessus de la prairie et porte cinq rainures (*Fig. 4*).

6° *Entre Tesnières et la Noue-Blondeau.* — (7 polissoirs). Monter

dans le village de Tesnières jusqu'aux dernières maisons. Prendre à droite, le long de la cour de M. Nivert, le chemin d'exploitation qui va vers l'ouest.

A la dernière maison, à l'entrée du bois, grosse roche avec une cuvette de polissage de $0^m20 \times 0^m15$.

Au bout de 350 pas, à gauche du chemin, dans une sapinière appartenant à mon neveu, Emile Viré, roche plate, peu élevée, avec cuvette de polissage $0^m15 \times 0^m10$.



FIG. 9. — Autre polissoir au « Petit Moulin. »

Après 450 pas on arrive à la bifurcation du chemin. Rocher de 2^m50 de long, 2 mètres de large et 1^m50 de haut, au bord du chemin à droite ; cuvette de polissage de $0^m45 \times 0^m15$:

Prendre la branche gauche du chemin. A 620 pas de Tesnières à droite du chemin, 2 polissoirs contigus. Le 1^{er} a $0^m75 \times 1^m10$ avec 1 mètre de hauteur : grande surface absolument plane et polie de $0^m40 \times 0^m30$ et 0^m02 de profondeur, et une rainure (Fig. 10).

Sur le second, vaste cuvette allongée de $0^m90 \times 0^m20$ et 0^m08 dans la plus grande profondeur.

A 840 pas de Tesnières, à gauche du chemin, roche ovoïde de $0^m60 \times 0^m45$ et 0^m80 de haut. Vaste surface plane et entièrement polie.

A 865 pas de Tesnières, et 12 pas à gauche du chemin dans le bois, polissoir analogue au précédent, surface plane de $0^m45 \times 0^m30$, incliné sur l'horizontale.

7° *La Pierre Frite*. — (1 polissoir) A 150 mètres environ au sud de la Pierre Frite, roche de grès de $2^m50 \times 2$ mètres et 1^m15 de haut. Surface plane et polie de $0^m70 \times 0^m30$. Tout au pied j'ai ramassé une

moitié de hache bien travaillée et incomplètement polie. Sur ce rocher, nombreuses traces de frottements.

8° *Saint Liesnes*. — (3 polissoirs) Dans la pente, à 150 mètres Est du village, très peu au dessus de la route : 4, 3, 3 rainures peu profondes.

9° *Les Ortures*. — (4 polissoirs) A l'Est et au Nord du village.

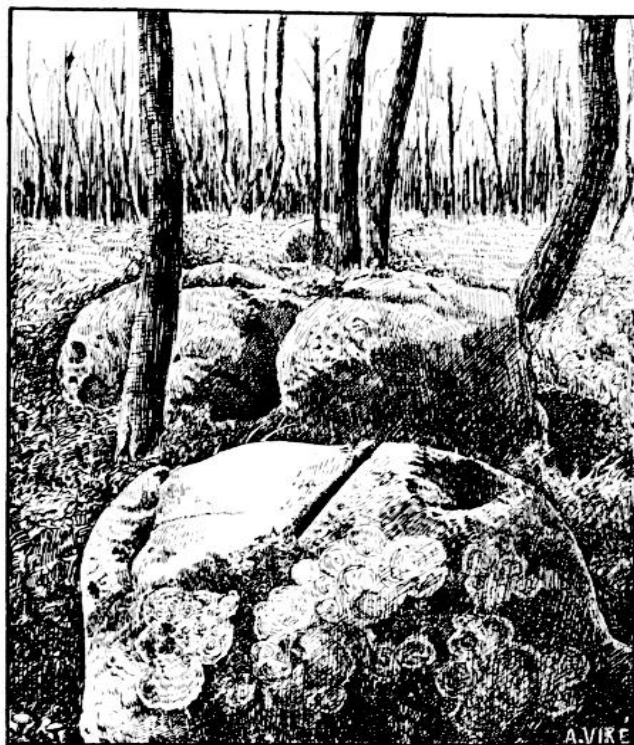


FIG. 10. — Polissoir au bord du chemin de Tesnières à la Noue-Blondeau.

10° Il y en aurait deux autres près des *Avantoirs*, commune de Nanteau (à vérifier)

11° Polissoir de Villeneuve, signalé par M. Bouex soit en tout 32 ou peut-être 34 polissoirs.

VIII

Les monuments funéraires et cultuels. Dolmens et Menhirs.

Les hommes de l'époque néolithique pratiquaient à un haut degré le culte des morts. Ils élevaient, si l'on peut ainsi parler, de véritables chapelles funéraires, composées d'une enceinte de grosses pierres brutes, sur lesquelles reposaient une ou plusieurs énormes pierres plates formant couverture. Ce sont les *dolmens*. Le tout était parfois recouvert d'un amoncellement de terre ou de pierrailles (*dolmens*

sous tumulus). Ces chambres recevaient les corps ou les fragments de corps des défunts, parfois au nombre de plusieurs centaines, soit à l'état de squelette ou portions de squelette, soit après incinération.

La vallée du Lunain a dû voir ériger nombre de ces chambres sépulcrales, mais il ne nous en est parvenu que bien peu de vestiges.

Les diverses civilisations qui se sont succédées depuis lors, les besoins de la culture, les édits des conciles prescrivant de les briser pour détruire en même temps les superstitions qui s'y rattachaient ; enfin la manie de destruction instinctive qui caractérise bien des individus prétendus civilisés, ont amené progressivement leur disparition.



FIG. 11. — Dolmen de la Pierre Lourde, côté Nord.

A l'heure actuelle, il n'en reste plus aucun de connu dans la vallée du Lunain.

*La Pierre Lourde, Pierre Louve ou Palet de Gargantua,
à Epizy.*

Il en existait pourtant encore un assez beau spécimen il y a peu d'années. J'en retrouve la description dans mes notes de 1894, et il a été décrit et publié séparément et simultanément par mon collègue et ami Edmond Hue et par moi-même, en 1905-1906. (Voir Bibliographie, n^{os} 8 et 11.) Hue l'avait *découvert* par la méthode des alignements, ce qui fait autant d'honneur à sa perspicacité qu'à la méthode elle-même, dont il va être question un peu plus loin.

Aux limites des communes d'Epizy, Villemer et Villecerf, entre l'embouchure du Lunain et celle de l'Orvanne, se dressait une roche plate supportée par deux piliers dont l'un plus haut que l'autre, ce qui la faisait pencher vers le S.-E. (*Fig. 11*).

Elle était grossièrement elliptique et faite d'un bloc de *cli-quart* (1) de $3^m20 \times 3^m60$ avec une épaisseur de 0^m30 à 0^m40 . Le pilier Nord avait 1^m30 de hauteur, au-dessus du sol, l'autre quelques centimètres seulement.

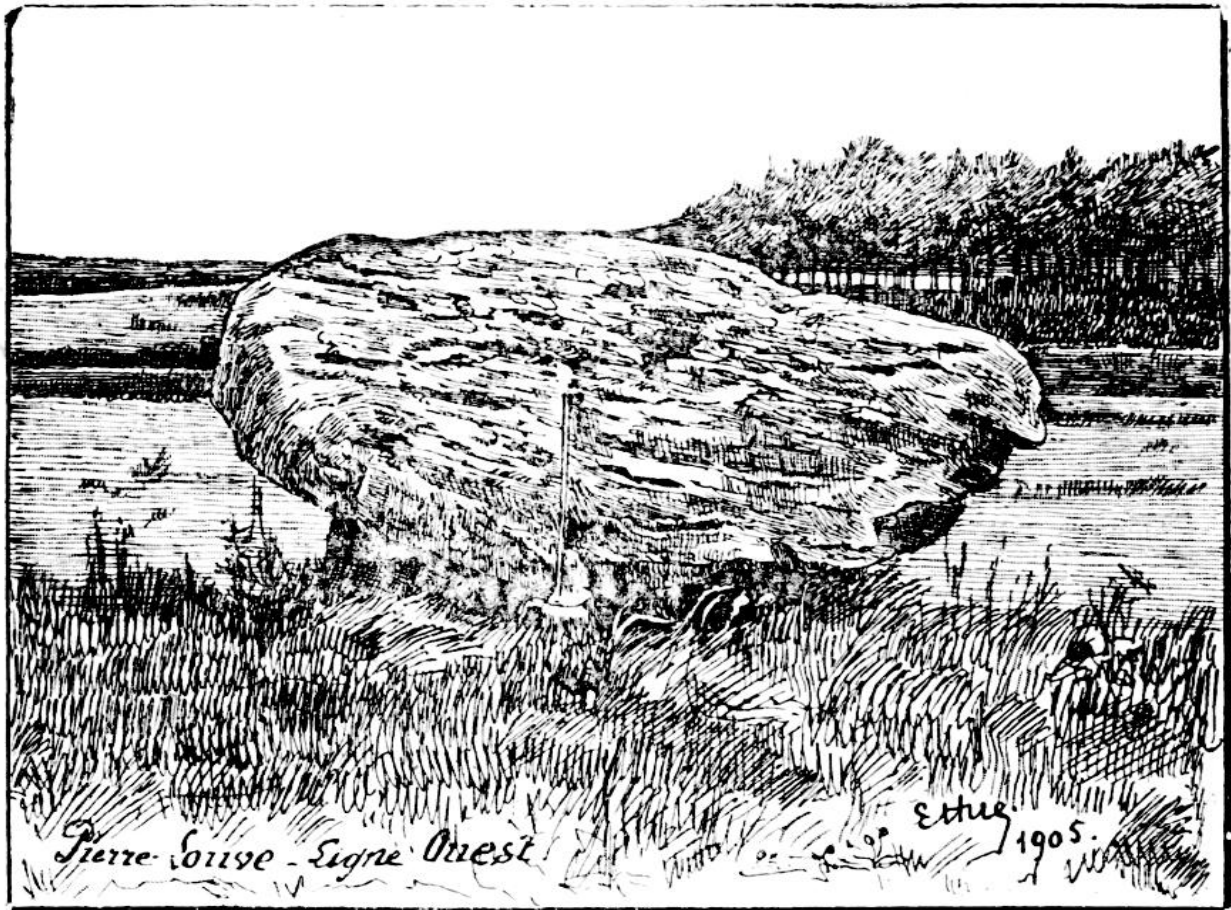


FIG. 11 a. — La Pierre Lourde, côté Ouest (d'après Ed. Hue).

Sous le monument un bloc allongé qui était évidemment le reste d'un autre pilier antérieurement abattu. D'autres fragments de piliers gisaient alentour. C'était un dolmen détruit à une époque que nous ignorons.

En 1904 de nouvelles fouilles y furent faites par Edmond Hue, et l'on m'a affirmé que vers 1910 il a été complètement rasé et les débris dispersés. C'est là un fait de vandalisme vraiment regrettable.

Les habitants du pays me le désignèrent sous le nom de Pierre Lourde, et de Palet de Gargantua. Edmond Hue l'appelle Pierre Louve.

Légende. — La Pierre Lourde était l'objet d'une légende très

(1) Ce terme désigne des roches diverses selon les auteurs et les pays. Dans notre vallée il s'applique à une sorte de conglomérat siliceux, à petites vacuoles, très différent du grès, et qui se trouve dans l'étage éocène de l'argile plastique.

comparable à celle que nous retrouverons plus loin au sujet du menhir de la Pierre Frite.

« Gargantua passant dans le pays s'amusait à jouer aux quilles avec la Pierre-Droite (menhir sis à Écuellen, dans la vallée de l'Orvanne à 4 kilomètres de là), et laissa tomber un de ses palets. »

A quelques pas de la Pierre Lourde se voit une petite butte elliptique, de 12 à 15 mètres de diamètre, de 2 à 3 mètres de hauteur, qui paraît artificielle. Au sommet, des roches plates, en *cliquart*, font songer par leur disposition à la couverture d'un dolmen.

Des fouilles seraient nécessaires pour savoir si c'est un dolmen sous tumulus ou plus probablement une éminence naturelle.

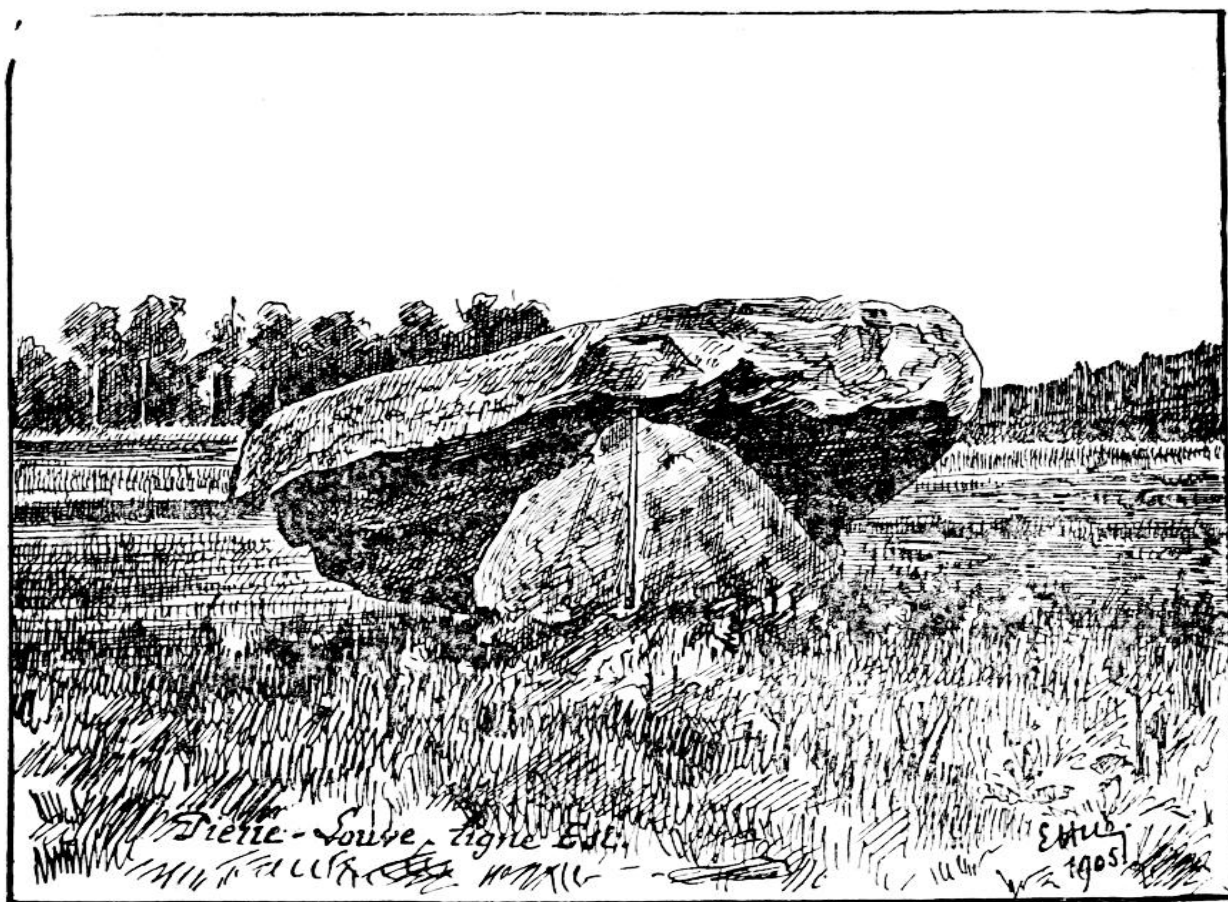


FIG. 11 b. — La Pierre Lourde, côté Est (d'après Ed. Hue).

Sépulture dolménique de Pleignes.

M. Paul Bouex rapporte qu'en 1900 une sépulture dolménique fut trouvée sous un gros bloc de cliquart, au lieudit la *Pente de Pleignes*, sur la commune de la Genevraye. Il y avait une dizaine de squelettes, deux lames de silex bien travaillées en forme de lance, de $0^m215 \times 0^m035$, et $0^m150 \times 0^m035$, ainsi que des débris de poterie et un crâne de canidé.

Près de la Chapelle-de-Passy, commune de Villebéon, existe une butte artificielle qui pourrait passer pour un tumulus, à moins que ce ne soit un amas de ruines provenant des restes d'une abbaye, réunie en 1171 à celle du Jard, près Melun.

Enfin on trouve un lieu dit *Pierre-Levée*, signalé par M. Paul Bouex, aux limites des communes de Préaux et Lorrez-le-Bocage. Or, dans le midi de la France les dolmens sont appelés Pierre Levée (Peyro Lebado) par opposition aux Menhirs qui sont dénommés Pierre Plantée (Peyro Plantado) ou Pierre Fichée (Peyro Ficado), terme à rapprocher de nos « Pierre Frite » ou « Pierre-Fitte » de l'Ile de France.

Ce terme semble donc nous indiquer là l'existence d'un ancien dolmen.

Je sais bien que le terme de Pierre Levée est appliqué dans nos environs à deux pierres (Pierre Levée du Moque Baril à Nonville, et Pierre Levée de Dormelles, vallée de l'Orvanne) qui passent pour des menhirs. Mais leur peu d'élévation au-dessus du sol (1^m30 pour la première, 1^m20 pour la seconde) peut permettre de croire que nous avons affaire dans ces deux cas à des supports de tables de dolmens dont les autres éléments auraient été détruits. Remarquons que le support le plus haut de la Pierre Louve avait précisément 1^m30 de hauteur.

Nous ne donnons cette interprétation que sous toutes réserves, mais nous ne serions pas surpris si des fouilles soigneuses venaient confirmer cette hypothèse.

Sépultures de Montacher.

A Montacher (Ph. Salmon, *Dict. arch. de l'Yonne*, 1878) au finage des *Corps-Cités* ou *Corcités*, il aurait été trouvé des sépultures entourées de pierres brutes. En l'absence d'objets mobiliers, il est difficile de dire si ces sépultures remontent à l'époque néolithique ou à l'ère mérovingienne ou carolingienne. Nous serions plutôt tenté de les rapporter à cette dernière période, par analogie avec les nombreux cimetières de cette époque, que nous avons pu voir ou fouiller dans le département du Lot (1) ou qui ont été signalés dans la Côte-d'Or, le Jura, Saône-et-Loire, etc...

Menhir.!

Un menhir est une roche isolée, généralement plus haute que large et plantée verticalement dans le sol.

Images de la divinité solaire, pierres commémoratives d'évène-

(1) A. VIRÉ. — 75^e rapport de la Commission des Enceintes de la S. P. F., t. XX, n^o 2, 1923, p. 74.

ments remarquables, bornes-limites, pierres-indicatrices de sépultures dolméniques (voir plus loin ; alignements), telles sont les principales destinations que l'on a tour à tour supposées à ces énigmatiques monuments.

Les menhirs furent certainement jadis nombreux chez nous ; beaucoup ont été détruits pour les mêmes raisons que les dolmens. D'autres ont disparu dans des temps récents. Mais il nous en reste encore un certain nombre. Ceux que nous pouvons citer sont les suivants :



FIG. 12. — Men-hir de la Roche à Blin.

1° *La Roche à Blin*, commune de Treuzy-Levelay, bloc de *cliqart* de 2^m15 de haut, 1^m80 de large, 0^m30 à 0^m35 d'épaisseur. (Fig. 12.)

2° *La Pierre aux Aiguilles*, bloc de grès dressé près de Culoiseau, commune de Nanteau-sur-Lunain : hauteur, 1^m75 ; largeur, 1^m60 ; épaisseur, 0^m60. On a signalé au voisinage un autre menhir dit *Pierre aux Epingles* ; mais nous croirions plutôt que les deux vocables désignent la même pierre.

3° *La Pierre Frite*, en grès, aux limites des communes de Nanteau et de Villemaréal : hauteur, 4^m20 ; largeur, 1^m65, épaisseur, 1^m10. (Fig. 13). Trous naturels où sont enfoncées des tiges de fer.

4° *La Petite Pierre Frite*. — Il y avait, à une centaine de mètres au S.-E. de la *Pierre Frite* un bloc appelé la *Petite Pierre Frite*. Il ne saillait guère que de 1 mètre au-dessus du sol et était, dit-on,

enfoncé de plus de 2 mètres en terre? Il fut renversé et enterré vers 1890 par le propriétaire, M. Leturque, dont il gênait, paraît-il, la culture. Aucune trouvaille ne fut faite au cours de la fouille exécutée pour son enfouissement.



FIG. 13. — Menhir de la Pierre Frite.

5° et 6° Les deux pierres de Saint Barthélemy, se trouvaient de part et d'autre du Lunain, entre Treuzy et Nonville. Elles n'avaient guère que 1^m20 de haut. Elles sont toutes deux détruites et leur souvenir ne nous est conservé que par la mention qu'en font E. Doigneau et Paul Bouex dans leurs ouvrages respectifs. (V. Bibliographie, n°s 1 et 13.)

7° La Pierre Levée du Moque-Baril, commune de Nonville n'a que 1^m30 de haut, et est formée d'un bloc de *cliquart*. Signalée par Paul Bouex, elle est peut-être la dernière trace d'un dolmen.

8° La Pierre à la Croix ou Pierre à la Croix du Curé, commune de Chevry-en-Sercine : hauteur, 1^m55 ; largeur, 0^m95 ; épaisseur, 0^m60. Elle porte trois croix gravées sur sa surface ; l'une paraît ancienne et faite par piquetage ; les autres plus récentes et faites par un instrument de fer.

9° La Pierre de la Robinerie, commune de Chevry, 1 mètre de haut, 1^m35 de circonférence. (Bibliographie n° 14.) Je la considère comme très douteuse, vu sa forme élargie et empâtée à la base.

L'examen du cadastre a fait remarquer à M. Paul Bouex l'existence de lieux dits dont les noms caractéristiques ne sauraient laisser le moindre doute sur l'existence d'anciens menhirs. Ce sont :



FIG. 14. — Menhir de la Pierre à la Croix.

10° La Haute-Borne, vers l'angle S. E. de la séparation des communes de Nonville et Treuzy.

11° La Grande Borne, aux environs de la limite des communes de Préaux, Egreville et Villebécot.

Nous n'y ajouterons pas la Pierre Levée (limite des communes de Préaux et de Lorrez) ayant dit plus haut que nous verrions plutôt dans ce mégalithe disparu un ancien dolmen détruit.

Dans la partie haute de la vallée du Lunain comprise dans le département de l'Yonne, nous trouvons, d'après M^{lle} Augusta Hure (Bibliogr. 15) :

12° *La Grande Borne* ou *Borne Blanche*, lieu dit indiquant un menhir disparu, aux limites des communes de Villegardin et de Montacher.

13° *La Pierre Pointe*, menhir encore existant de la commune de Montacher.

14° *La Pierre Aiguë* d'Egriselles-le-Bocage.

Sur ces 14 menhirs, 8 existent encore, 4 ont été détruits depuis peu, et 2 sont représentés par des lieux dits.

Nous serons amené tout à l'heure à parler d'autres menhirs qui forment des alignements avec ceux de la vallée du Lunain et qui sont situés dans la vallée du Bied, au sud de notre vallée (menhir de Chevannes), ou dans la vallée de l'Orvanne au nord (Pierre Levée de Dormelles, Pierre Cornoise de Thoury-Ferrottes, Pierre aux Couteaux de Diant, Pierre qui Tourne de Champigny-sur-Yonne).

Notre travail étant spécialement consacré à la vallée du Lunain, nous nous bornerons à les mentionner sans les décrire, renvoyant le lecteur aux numéros 8 et 15 de notre bibliographie.

IX

Les alignements mégalithiques.

On a remarqué que dans la majorité des cas, dolmens et menhirs ne sont point situés au hasard. Ils forment au contraire entre eux des alignements à peu près rectilignes, et il semble que souvent une ou plusieurs lignes de menhirs partent d'un dolmen ou y aboutissent.

C'est à la suite de nombreuses constatations de ce genre que notre collègue le Dr Marcel Baudouin a été conduit à sa féconde théorie des menhirs satellites ou menhirs indicateurs de sépultures, et c'est grâce à cette théorie que notre ami Edmond Hue a pu découvrir le dolmen de la Pierre Lourde dont il ignorait l'existence. Ce dolmen était bien connu des préhistoriens locaux et de moi-même, mais pour être juste, il faut dire que c'est M. Hue qui l'a publié le premier et que le silence gardé par les auteurs locaux fait bien de M. Hue l'inventeur de ce mégalithe.

Bien que donnant pratiquement des résultats sérieux, les théories ne sont pas choses absolues, et il pourrait fort bien se faire que la raison de ces alignements puisse être cherchée en dehors de la théorie des menhirs satellites.

J'avais depuis longtemps une autre idée, et ce n'est pas, je l'avoue, sans un certain plaisir, que je l'ai trouvée dans le travail de M. Paul Bouex, développée tout au long, et étayée d'exemples empruntés à notre vallée.

On sait que chez les peuples anciens, comme aussi chez les peuples modernes qui n'ont pas encore atteint notre stade de civilisation, les pistes ou chemins ont tendance à toujours suivre la ligne droite, et à ne s'en écarter qu'en cas de difficultés graves de viabilité.

Les Romains avaient conservé cette tradition et empruntaient souvent chez nous le tracé des chemins gaulois, là où les agglomérations gauloises n'avaient pas été par eux systématiquement

déplacées dans un but politique. Les Gaulois eux-mêmes passaient là où leurs ancêtres du Bronze et de la Pierre polie avaient passé.

Or les sépultures avoisinant forcément les lieux habités, elles se trouvaient près des grands chemins. Ce pourrait donc être simplement la rectitude de ceux-ci, et non d'autres causes qui aurait produit cette disposition rectiligne, d'ailleurs très réelle (1).

Quoiqu'il en soit de la cause, la vallée de Lunain nous présente des exemples très caractérisés d'alignements mégalithiques (Voir *Fig. 1*).

La majorité de ces mégalithes, qu'il s'agisse de ceux qui sont encore conservés, ou de ceux que nous désignent les lieux dits, forment entre eux des rangées rectilignes.

Nous constatons chez nous plusieurs alignements de cette sorte.

Le principal (N. 40° O.) jalonne pour ainsi dire toute notre vallée sur 30 kilom. de long et comprend : la Pierre Aiguë d'Egriselles-le-Bocage, la Pierre Pointe de Montacher, la Borne blanche de Villegardin (lieu dit), la Grande Borne de Villebéon et Lorrez, Pierre Levée de Préaux, la Grande et la Petite Pierre Frite (Nanteau) et la Pierre à Blin (Treuzy-Levelay), soit huit mégalithes, dont quatre seulement encore debout.

Le second, de direction N. 25° O., comprend : le menhir de Chevannes (Loiret), la Pierre aux Aiguilles (Nanteau-sur-Lunain), l'une des Pierres de Saint Barthélemy (Treuzy), la Haute Borne (Nonville), la Pierre Levée du Moque Baril (Nonville) et la sépulture de Pleignes (La Genevraye), soit six mégalithes.

Cette deuxième ligne suit dans sa dernière partie la direction d'une voie romaine de second ordre (*via vicinalis*), conservée partiellement près de la Cave aux Fées (Paley), qui se détache à Montacher de la grande voie de Sens à Orléans, suit en grande partie la vallée du Lunain, et s'en va aboutir au Loing en face de Montigny, où existait un gué antique.

Un troisième alignement comprend la Pierre-Levée, la Pierre-à-la-Croix, la Pierre aux Couteaux de Diant, et peut être un cromlech ? à Saint Aignan. Cet alignement coïncide avec un très vieux chemin, emprunté par tronçons par les voies modernes et passant par Fer-

(1) Dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, il est bon d'éviter une trop grande généralisation. Si les alignements dont il est ici question sont très nets et incontestables, et si par suite le nombre des menhirs est plus considérable que celui des dolmens, il est loin d'en être ainsi partout. Dans beaucoup de régions et en particulier dans celle des *Causses* qui bordent le Plateau Central (Lozère, Aveyron, Lot, Dordogne, Tarn-et-Garonne) les menhirs sont presque exceptionnels. C'est ainsi que dans le Lot on compte encore plusieurs milliers de dolmens et tumulus. Les plus anciens dénombrements de menhirs (Delpon, vers 1830) ne nous en donnent pas plus d'une trentaine, nombre aujourd'hui bien plus réduit.

On ne saurait donc en tirer argument pour la théorie des menhirs indicateurs.

rières-en-Gâtinais, Chevannes (Loiret), Lorrez-le-Bocage, Chevry-en-Sereine, Diant et aboutissant à la vallée de l'Yonne aux environs de Champigny, où était, très peu en dehors de cet alignement, une Pierre qui tourne.

Enfin la Pierre Lourde forme avec des mégalithes de la vallée de l'Orvanne, un quatrième alignement, N. 76° E. ; Pierre Lourde, Pierre Levée à Dormelles (5 km.), Pierre Cornoise à Thoury-Ferottes (10 km.), Pierre aux Couteaux à Diant (15 km.) et peut-être le menhir de Villethierry (20 km. env.) signalé par M^{lle} Augusta Hure, mais dont je ne connais pas l'emplacement avec précision.

Doit-on voir un cinquième alignement : Chevannes, Grande Borne, Cannes Écluse ? C'est possible. Si l'on considère que sur cet ensemble de 24 mégalithes tant menhirs que dolmens (20 de la vallée du Lunain, 3 de celle de l'Orvanne, 1 de celle du Bied) il n'en n'est que deux, le menhir de la Robinerie (que pour d'autres raisons je considère comme douteux) et l'une des Pierres de Saint-Barthélemy, bien peu en dehors d'une de ces lignes, qui ne soient compris dans ces alignements, on se persuadera aisément que la loi des alignements, *quelle qu'en puisse être l'explication*, est bien une réalité et non une simple vue de l'esprit.

X

Roches à légendes et à gravures.

Il n'a pas été signalé jusqu'ici dans notre vallée de pétroglyphes analogues à ceux qui ont été décrits par notre ami G. Courty dans Seine-et-Oise, de même que par notre collègue M. Ede dans la forêt de Fontainebleau, dans la région de Larchant, à l'abri des Brosses et au Tertre Blanc, près de Montigny (1). Ces derniers points sont trop voisins de notre vallée pour ne pas laisser espérer que des recherches patientes ne puissent faire trouver de semblables signes gravés.

Malheureusement c'est tout au plus si on peut signaler une des trois croix gravées sur le menhir de la Pierre à la Croix de Chevry-en-Sereine ; encore l'absence de poli sur ce signe pourrait autoriser à le ramener à une époque relativement récente.

Mon frère Camille Viré fut le seul jusqu'ici à signaler, autour de Chevry-en-Sereine des roches à cupules et des cavités pédiformes. Son travail mériterait d'être repris et réserverait sans nul doute, d'heureuses surprises.

(1) ANONYME. — *Montigny-sur-Loing et Larchant*. Soc. ex. scient. Louviers, Izambert 1916. — EDE. — *Roche à gravure dans la forêt de Fontainebleau*. Bull. Soc. Préhist. franç., 25 mars 1911.

Plusieurs de nos menhirs sont l'objet de légendes. Ils étaient, il y a moins de vingt ans le centre de pratiques superstitieuses et je n'oserais pas affirmer que ces pratiques aient complètement disparu aujourd'hui.

Nous avons vu plus haut la légende de la Pierre Lourde. Voici celle de la Pierre Frite, dont il existe plusieurs variantes sur un fond identique

Saint Georges (Saint Pierre, Saint Eloi...), se promenant dans la vallée du Lunain, rencontra Satan et lui proposa de jouer au palet toutes les âmes récoltées dans la journée, qu'il avait encore dans son sac.

La partie acceptée, le saint dresse une quille sur le plateau (la Pierre Frite). Il lance ensuite son palet qui ira tomber à une faible distance de la quille (la Petite Pierre Frite), tandis que Satan, trahi par la fortune et d'ailleurs combattu par Dieu du haut des cieux, laissa tomber le sien à plus de 1500 mètres du but, dans la vallée, non sans marquer dessus l'empreinte de ses cinq doigts crochus (polissoir de la Roche au Diable).

Les paysans venaient il y a peu de temps (peut-être en vient-il encore) amener clandestinement à la Pierre Frite des animaux et même des gens malades. On faisait trois ou sept fois le tour de la pierre en prononçant des formules qui *n'étaient plus comprises* de ceux qui les employaient. Puis on fichait dans la pierre un clou, que l'on cassait au ras du trou, ou bien auquel on suspendait certaines fleurs (verveine et euphorbe principalement), ou bien des boulettes de terre.

On constate en effet que ce grès est criblé de petites cavités naturelles, grosses comme des tuyaux de plume ou un peu plus, et que presque toutes ces cavités sont bouchées par des clous rouillés.

Il est probable, bien que nous n'ayons rien entendu dire à ce sujet, que les mêmes pratiques avaient lieu à la Roche à Blin, dont les cavités naturelles renferment aussi de gros clous de fer.

Le nom de la Pierre aux Aiguilles semble provenir d'une même origine.

D'après Paul Bouex on conduisait également aux Roches Saint-Barthélemy les bestiaux atteints de tranchées et on les promenait plusieurs fois autour.

D'après M^{lle} Augusta Hure, il y a cinquante ans, on conduisait à la Pierre Aiguë d'Egriselles-le-Bocage, les bestiaux *météorisés* ; après leur avoir fait faire le tour de la pierre, on déposait comme offrande un liard dans une échancrure de cette pierre.

XI

L'outillage néolithique.

Je ne dirai rien ici de l'outillage paléolithique récolté dans notre vallée. Les coups-de-poing *chelléens* ou *acheuléens* (Fig. 15, n° 1 à 3), les rares pointes *moustériennes* (Fig. 15, n° 4 à 9) trouvées ça et là, constituent un matériel peu important et sont de type tellement courant qu'ils ne peuvent suggérer aucune remarque particulière, sauf toutefois un coup-de-poing (pl. 15, n° 3) qui porte vers sa base deux petites encoches symétriques, analogues à celles que présentent les scies néolithique. Quant au paléolithique supérieur, les objets que l'on peut y rattacher sont tellement rares que l'on pourrait croire notre pays inhabité à cette époque ; néanmoins l'avenir peut réserver des surprises, lorsqu'on aura exploré certaines régions, comme les bois de Saint-Ange-le-Vieil et Chevry-en-Sereine par exemple. Pour le *Tardenoisien*, bien que Thomas-Marancourt et moi en ayons récolté quelques spécimens au *Croc-Marin*, bien près de l'embouchure de notre Lunain, celui-ci n'en n'a pas encore donné, exception faite de deux ou trois minuscules spécimens dans une sablière au-dessus de Nanteau-sur-Lunain.

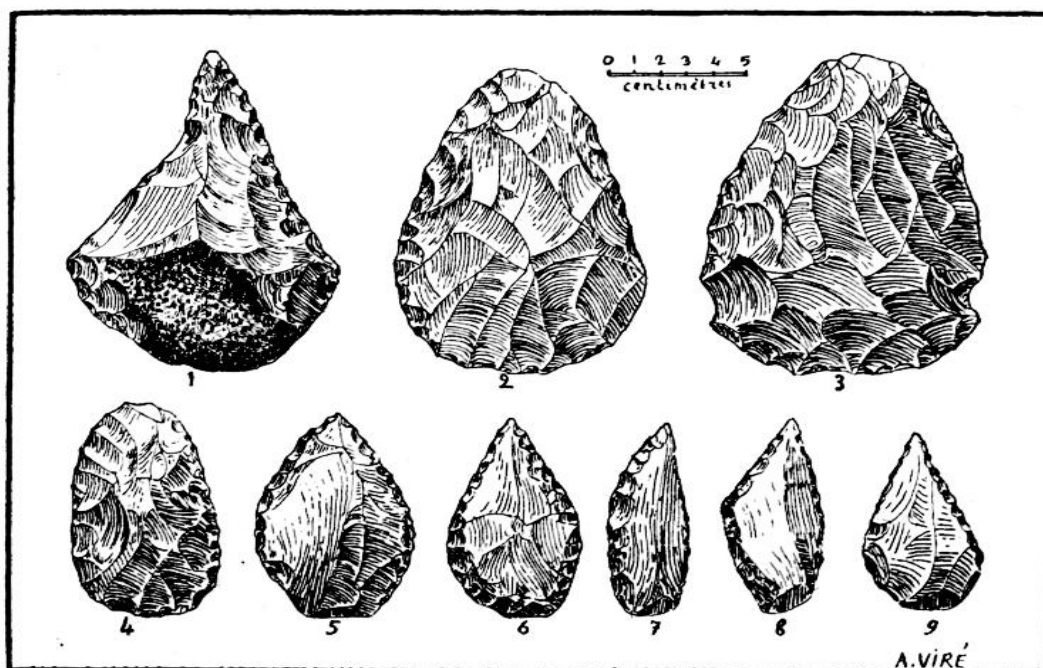


FIG. 15. — Outillage paléolithique.

1 à 3. Coups de poing. — 4. Disque. — 5. Pointes à main moustériennes.

Le grand peuplement de la vallée du Lunain ne commence guère, en l'état actuel de nos connaissances, qu'avec le *Campinien*, et se

poursuit, tout particulièrement intense, dans tout le *Robenhansien*.

Je ne séparerai pas dans cette étude ces deux phases du *Néolithique*.

Nous n'avons en effet dans la vallée du Lunain, comme je l'ai fait remarquer plus haut, nulle coupe stratigraphique. Les gisements de plein air seuls existent ; les outils, remués et brassés par la culture, sont en mélange intime, et nombre de pièces, comme grattoirs, perceurs, etc., ne peuvent être étudiés qu'au point de vue morphologique, et non à celui de leur âge absolu.

Nous ne pouvons d'ailleurs retrouver chez nous que l'outillage lithique ; tout ce qui était fait de bois, d'os, de corne, tout ce qui était tissu végétal, a été détruit par le temps et les intempéries.

Les vases de terre cuite, eux mêmes, dont les néolithiques sont les inventeurs, ou tout au moins les importateurs chez nous, ont été brisés par les labours et réduits en minuscules fragments.

Dans cet outillage lithique, nous nous occuperons surtout de la forme, alors qu'il faudrait également en étudier les divers usages : outils de chasse, de guerre, de culture — très nombreux chez ces populations agricoles, — outils de métiers, outillage domestique. Mais il est parfois bien difficile de ranger telle pièce dans une catégorie plutôt que dans une autre.

La division du travail n'était pas encore ce qu'elle est aujourd'hui, et la hache, par exemple, grâce à des variantes de formes, grâce à des modes d'emploi spéciaux, pouvait tour à tour être hache de guerre, soc de charrue, pioche, herminette, etc.

Nous allons passer en revue rapidement les diverses catégories d'instruments récoltés dans la vallée du Lunain.

Percuteurs et Nuclei.

Pour utiliser les blocs de silex sortant de la carrière ou recueillis dans les alluvions, il fallait une masse résistante, sorte de marteau primitif.

C'est ce qu'on appelle le percuteur. C'est généralement un rognon de silex, parfois de grès, à peu près sphérique. La trace des chocs répétés a laissé sur toute sa surface des étoilures, des écailles régulières, qui le font facilement reconnaître. Il en a été trouvé de nombreux spécimens dans notre vallée.

Il a été récolté de non moins nombreux *nuclei*, ou résidus du bloc d'où ont été enlevés, par le percuteur, tous les éclats transformés ensuite en outils.

Ces deux catégories d'objets sont assez connus et assez peu variés quant à la forme pour que je puisse me dispenser d'en dire plus long à leur égard.

Pics campiniens (Fig. 16, n^{os} 1 à 6).

Les pics et les tranchets sont des outils assez caractéristiques de la période campinienne ; encore n'est-il pas bien démontré qu'ils aient été complètement abandonnés au *Robenhausien*.

Les pics sont abondants. Ce sont des outils généralement assez volumineux, allongés, la plupart du temps à peu près aussi épais que larges, et se terminant en pointe à une de leurs extrémités ou à toutes les deux.

Leur longueur ordinaire est d'une quinzaine de centimètres, mais elle se réduit parfois à 0^m10, 0^m08, 0^m05. Lorsqu'on arrive à ces faibles longueurs, il semble qu'on n'ait plus affaire à des outils industriels, et il devient difficile d'en déterminer l'usage vrai.

Certains pics sont taillés assez grossièrement, mollement pourrait-on presque dire ; certains autres (le n^o 4 par exemple) sont finement travaillés.

Ces objets sont-ils uniquement des outils de mineurs, ou bien aussi des accessoires d'agriculture ? L'un et l'autre, sans doute ? En tout cas aucune exploitation de silex n'a été rencontrée jusqu'ici dans notre vallée, bien que celle du Loing possède l'exploitation de Portonville, à quelques kilomètres au sud de l'embouchure du Lunain (1). Il semble donc assez logique de leur donner ici une destination plutôt agricole.

Les Tranchets (Fig. 16, n^{os} 7 à 13).

Voici un outil très abondant au début du Néolithique, outil à plusieurs fins aussi sans doute, puisque l'on a pu les considérer non seulement comme des outils à couper et sectionner les peaux, mais également comme des pointes de flèches. On sait que ce dernier usage a été prouvé tout d'abord par les récoltes de Prunières dans les dolmens de la Lozère.

Le tranchet est caractérisé par le fait d'avoir la base terminée en biseau tranchant.

On y constate diverses variétés de formes et de dimensions. Notre n^o 13 est un énorme tranchet de 0^m11 de hauteur, un des géants du genre ; sa forme rappelle celle de nos coins à fendre le bois, et il a pu servir à cet usage. Les dimensions les plus fréquentes sont plus modestes, 0^m02 à 0^m05, et alors ces tranchets sont taillés dans un

(1) DOIGNEAU considérait le gisement de Portonville comme le produit d'éboulement d'une habitation sise au sommet d'une falaise de la craie. Des travaux d'extraction de marne effectués bien après les études de Doigneau ne me permettent pas d'y voir autre chose qu'une exploitation néolithique des silex de la craie.

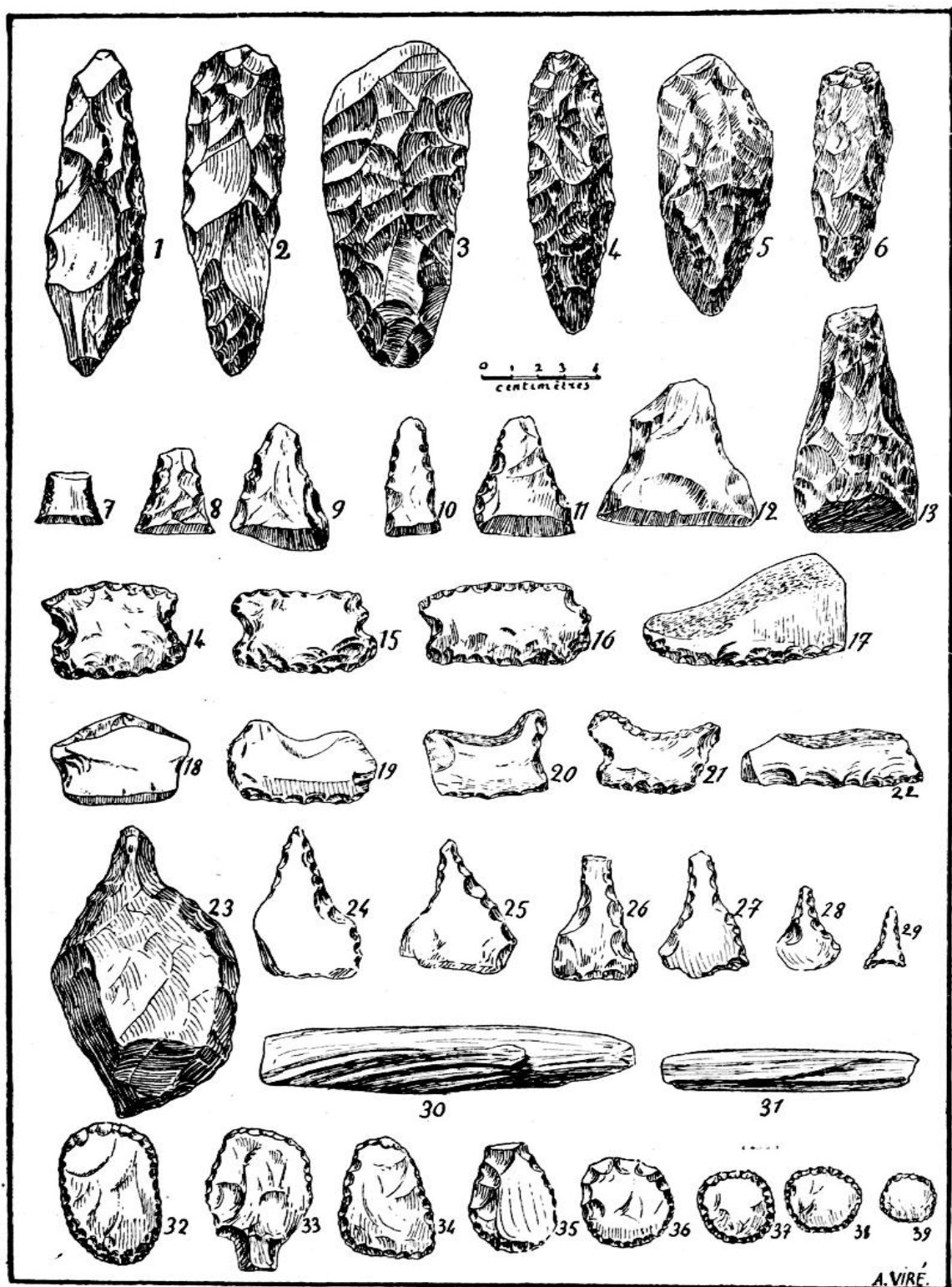


FIG. 16 — Outillage néolithique.

1 à 6. Pics campiniens. — 7 à 13. Tranchets. — 14 à 22. Scies. — 23 à 29. Perçoirs.
30 et 31. Couteaux. — 32 à 39. Grattoirs.

fragment de lame plate, retouchés sur deux côtés, les autres respectant le fil des deux bords de la lame (n^{os} 7 et 8).

Perçoirs et tarauds (Fig. 16, n^{os} 23 à 29).

Du tranchet au perçoir, il n'y a qu'un pas. Comparons par exemple la fig. 9 et la fig. 24 ; quelques coups enlevant quelques éclats à la partie la plus rétrécie de l'objet de la fig. 9 (tranchet), nous donneraient la fig. 24 (perçoir).

Le perçoir fut un outil très employé chez nous. Il y en a de toutes tailles, depuis le n^o 23 qui a 0^m14 de long, jusqu'au n^o 29 qui n'en a plus que 0^m025.

Il en est même de plus petits encore. Ses usages étaient multiples et on en distingue deux catégories principales : les *perçoirs* et les *tarauds*. Les premiers étaient destinés à forer le bois ou les matières moins dures ; il est caractérisé par l'acuité de la pointe ; les seconds ont une pointe mousse, large, épaisse et servant à éroder et à agrandir les trous commencés par le poinçon.

Grattoirs (Fig. 16, n^{os} 32 à 39).

Cet outil n'est point d'invention néolithique ; il continue à peu près sans changement le grattoir paléolithique. Tout au plus peut-on remarquer qu'il est généralement plus circulaire qu'aux époques précédentes. Encore n'est-ce pas là une règle absolue. A remarquer un spécimen (n^o 33) pourvu d'une espèce de pédoncule.

Scies (Fig. 16, n^{os} 14 à 22).

L'acte de scier est vieux comme l'humanité. Les bords du Coup-de-poing chelléen sont très propres à cet usage. Il en est de même de certains racloirs moustériens ou magdaléniens, ainsi que du burin.

C'est surtout à l'époque néolithique que l'outil évolue vers sa destination définitive. La scie est alors composée d'une lamelle de silex peu épaisse, quadrangulaire, à bords finement et alternativement retailés.

Une encoche sur chacun des petits côtés (n^{os} 14 à 16) permettra de ligaturer solidement l'outil sur un manche, peut-être même d'en monter plusieurs en série sur une garniture de bois, à usage de faucille. Parfois une seule arête est travaillée (n^{os} 17 et 22). Rare proportionnellement au reste de l'industrie, la scie n'est pourtant pas exceptionnelle dans nos régions. Philippe Salmon en cite dans l'Aube ; Augusta Hure en décrit une nombreuse série dans l'Yonne ; Francis

Pérot (1) en figure 10 provenant de la seule station des Sèves à Saint-Julien-du-Saut.

Notre vallée en a fourni quelques-unes. M. Smeyers en décrit une de Creilly (commune de Lorrez). J'en figure ici une petite série récoltée à peu près uniquement dans la même commune de Lorrez-le-Bocage. Elles répondent à un type classique et bien connu, ce qui me dispensera d'en donner une description particulière.

Retouchoirs.

Pour exécuter les fines retouches des bords des outils délicats, les Néolithiques ne se servaient pas exclusivement du percuteur ou marteau primitif, objet d'un usage par trop brutal, mais plutôt du retouchoir. C'est une sorte de prisme de silex, de dimensions assez exiguës (0^m03 à 0^m05) rappelant vaguement la forme d'une petite hache ; l'extrémité surtout servait à appuyer sur le bord du silex à travailler, et grâce à une forte pression exercée, enlevait de petites esquilles. Un long usage en a comme écrasé et poli à demi l'extrémité ; c'est le caractère principal auquel on peut les reconnaître. Ils sont nombreux dans notre outillage.

Lames ou couteaux (Fig. 16, n^{os} 30 et 31).

La frappe du percuteur sur le nucleus détachait principalement des lames allongées, qui, sectionnées en fragments, donnaient par retouches successives divers instruments, tels que perçoirs, scies, pointes de flèches, etc. Mais parfois la lame était utilisée telle quelle, à usage de couteaux, rasoirs, racloirs...

Notre vallée étant pays producteur de silex, on peut s'attendre à y trouver beaucoup de lames, et malgré les nombreux bris produits par la culture sur cet instrument fragile, on en trouve encore qui présentent de grandes dimensions. Quelques-unes atteignent jusqu'à 0^m18 et 0^m20 (n^o 30) tandis que d'autres sont minuscules.

Pointes de flèches (Fig. 17, n^{os} 1 à 13).

L'arc était très employé à l'époque néolithique, et l'armature de l'extrémité de la flèche y a pris un magnifique développement. Il semble que la pointe de flèche soit dérivée, elle aussi, du tranchet campignien, et certaines pièces (n^{os} 1, 2, 3, 5) tiennent autant de l'un que de l'autre instrument. Elles peuvent avoir été utilisées aussi

(1) FRANCIS PÉROT. — *Les scies de l'âge de la pierre. Silex taillés, scies de Saint-Julien-du-Saut.* Sens, imprimerie Duchemin-1881.

bien par la pointe que par la base. Une légère retouche à la base du tranchet, et l'on arrive successivement aux formes 4, 6, 7, 8, cette dernière constituant la dernière évolution de la pointe de flèche, imitée plus tard en bronze et en fer.

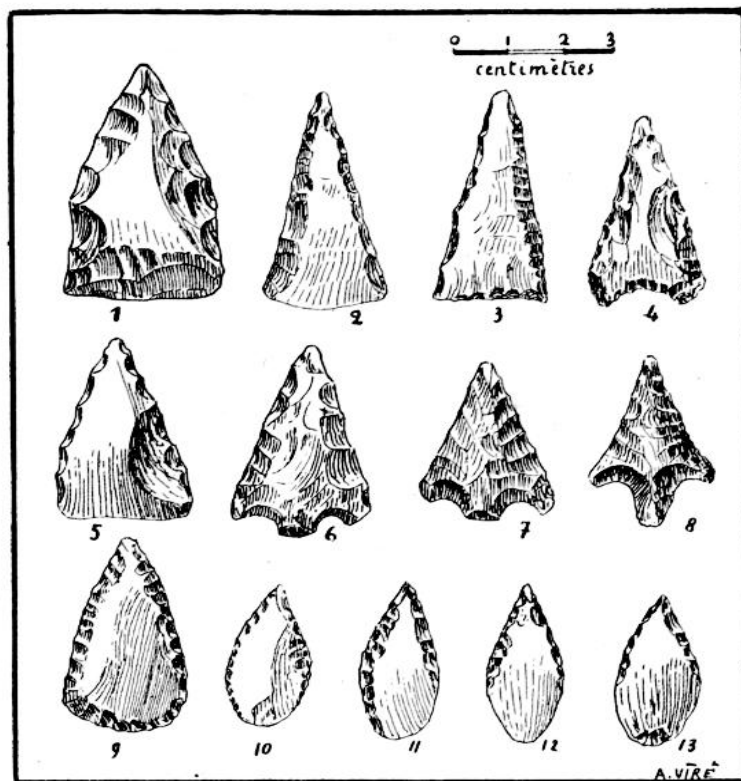


FIG. 17. — Outillage néolithique. — Pointes de flèches.

Un type très différent est constitué par les n^{os} 9, 10, 11, 12 et 13. Ici nous avons affaire à des objets en forme de *feuille de saule*, dont le prototype pourrait être recherché à l'époque de Solutré. On le retrouve au magdalénien, où il évolue parfois vers le type perçoir, par amincissement exagéré de la pointe. J'en ai trouvé de tels types au gisement magdalénien de la Grotte Bâtie, commune de Pinsac (Lot), gisement qui est encore inédit.

Ces très jolies formes, évoluées en pointes de flèche, sont relativement fréquentes dans notre vallée et peuvent passer pour le bijou de notre outillage néolithique.

Haches taillées (Fig. 18, n^{os} 1 à 15).

La hache, sous toutes ses formes, fournit la majeure partie de l'industrie lithique de nos populations robenhausiennes. Il y aurait lieu de distinguer nombre de catégories : haches, pioches, herminettes et même marteaux. Ce sujet a été traité souvent à la S. P. F.,

et ce n'est pas ici le moment d'y revenir. Je me contenterai de dire qu'on trouve chez nous de nombreuses variétés de forme et de taille, depuis les spécimens atteignant 0^m20 et plus, jusqu'aux modèles de 0^m03 à 0^m04. Je ne chercherai pas davantage à préciser la destination de ces derniers modèles, me contentant de constater que chaque type d'outil comporte des modèles géants et des modèles minuscules.

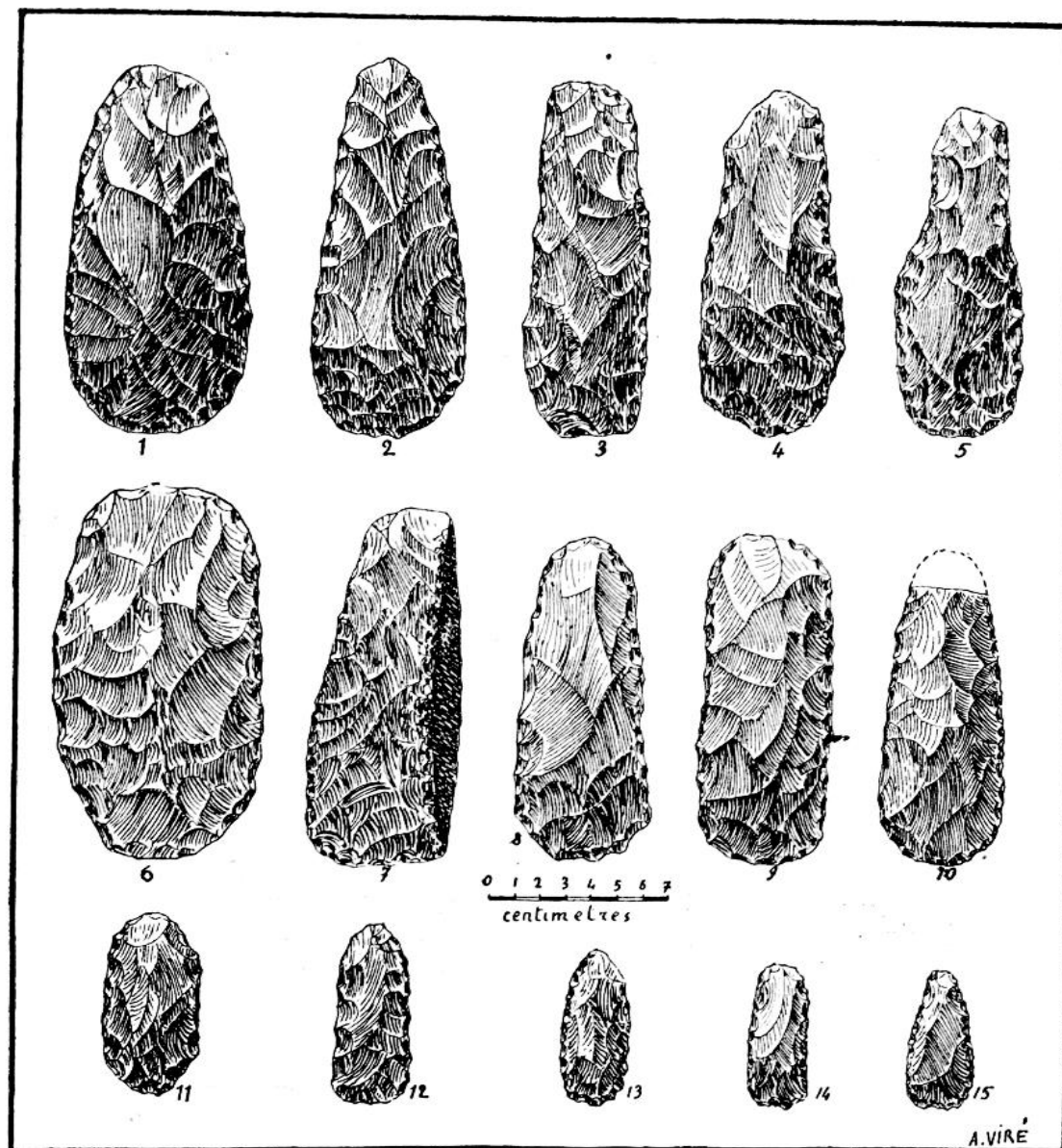


FIG. 18. — Outillage néolithique. — Haches taillées.

Est-ce une raison pour faire des pics-insignes de commandement, des haches-amulettes, des grattoirs-jouets d'enfants, des racloirs votifs, etc. C'est possible mais non certain.

Haches polies (Fig. 19, n^{os} 1 à 15).

La hache polie marque le dernier terme du perfectionnement néolithique, et Dieu sait s'il devait y en avoir dans notre vallée, depuis près d'un siècle que chaque collectionneur en recueille ! Et il en reste encore ! Il est vrai de dire que grâce à la rencontre d'impénétrables gisements de silex et de roches de grès dur, notre région passa au rang de centre industriel important. La fabrication et le polissage de la hache durent occuper nombre de familles, dont certains membres se transformaient sans doute à l'occasion en colporteurs.

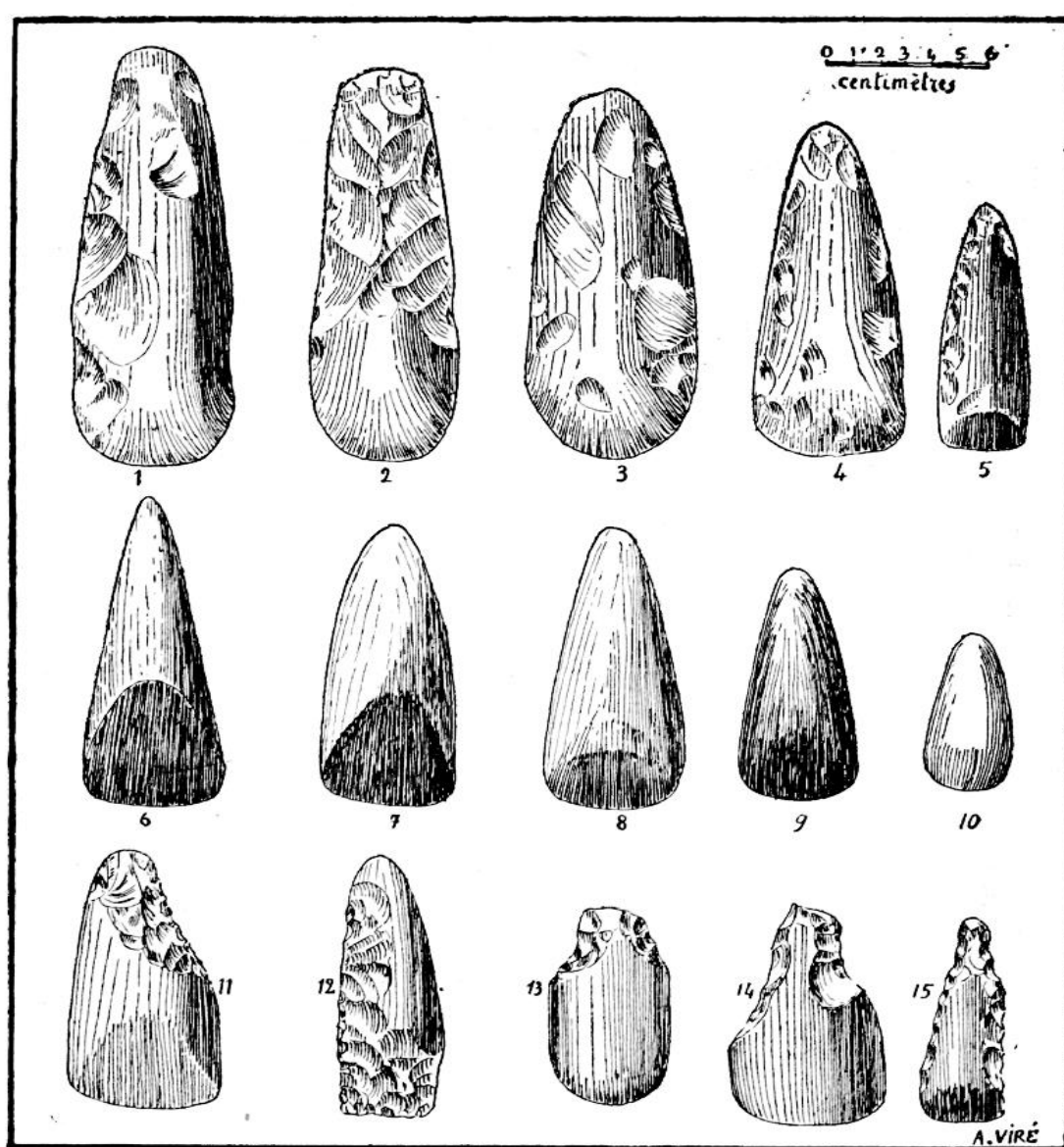


FIG. 19. — Outillage néolithique.

1 à 5. Haches incomplètement polies. — 6 à 10. Haches polies. — 11 à 15. Haches polies cassées et retouchées.

Nos haches se trouvent à tous les degrés de la fabrication. Beaucoup des haches taillées dont nous avons parlé au paragraphe précédent devaient être destinées au polissage. Beaucoup d'autres spécimens montrent un polissage plus ou moins avancé (n^{os} 1 à 5), mais présentent encore les restes de leur taille première. Certaines (n^{os} 6 à 10) possèdent un poli achevé.

Enfin, pour l'usage local, certaines pièces cassées étaient plus ou moins retaillées, soit du talon (n^{os} 11, 13, 14, 15) soit plus rarement du tranchant, pour être utilisées telles quelles ou pour subir un nouveau polissage.

La matière de ces haches était plus généralement le silex de la craie, qui est la roche locale la plus abondamment répandue tout le long de la rivière. Les unes sont restées inaltérées dans le sol, les autres ont pris une belle patine bleuâtre, jaunâtre ou blanche, parfois très profonde, sans toutefois atteindre un degré de deshydratation comparable à ce que l'on constate sur les silex de la Micoque (Dordogne). On trouve aussi parfois des jaspes.

Assez fréquemment, et en particulier au village de la Roche au Diable, on a employé le grès dur (n^o 8) qui acquiert un beau poli.

Quelques spécimens sont en silex lacustre, venant sans doute de l'étage des meulière de Brie.

Enfin, tout à fait exceptionnellement on trouve des haches en roches éruptives, diorite (n^o 9), syénite, etc. Ce sont évidemment des haches importées.

Outils atypiques, crochets (Fig. 20 n^{os} 1 à 4).

Dans presque toutes les catégories de l'outillage, on trouve des formes atypiques. Tels sont par exemple cette espèce de grattoir à pédoncule (*fig. 16 n^o 13*) déjà signalé ; telle est aussi la hache(?) n^o 7



FIG. 20. — Outils atypiques. — 1. Massue. — 2, 3, 4, Crochets.

de la *fig.* 18. Sa section est triangulaire. Les retouches partent principalement des deux bords de la face plane et viennent se joindre sur l'arête qui lui est opposée, et qui forme une véritable scie. J'ai trouvé seulement trois exemplaires de ce type.

Une pièce étrange est celle qui est figurée sous le n° 1 de la *fig.* 20. Une plaquette de silex meulier, plate, déjà partiellement éclatée par les agents naturels, a subi une taille complémentaire qui la fait ressembler à une massue à poignée. L'outil n'est pas beau, il est tout à fait anormal, mais j'ai cru bien faire de le signaler.

Enfin, j'ai pu récolter trois pièces d'inégales dimensions en forme de crochets (*fig.* 20, n° 2, 3, 4). Sont-ce des *pièces de fortune*, obtenues telles par un hasard de taille? Le crochet est-il au contraire voulu? Ne pourrait-on les rapprocher des pièces plus manifestement intentionnelles, et courbées en une sorte de crosse, signalées d'une part par M. Florance en Loir-et-Cher (*Pièce énigmatique du Musée de Blois*, B. S. P. F.) et par M^{lle} Augusta Hure (Le Sénonais préhistorique, *fig.* 892 et 893) dans l'Yonne?

Ce sont là questions auxquelles il me semble difficile de donner une réponse dès aujourd'hui.

XII

Lacunes.

Recherches complémentaires qu'il serait désirable de voir entreprendre.

Conclusion.

Après l'exposé que nous venons de faire, on pourrait croire que la préhistoire de la vallée du Lunain est bien connue et qu'il ne reste plus place pour de nouvelles recherches. Il n'en n'est rien et l'on pourrait presque dire que l'étude de notre vallée n'en n'est encore qu'à ses débuts.

Nous ne connaissons presque rien de ce qui a pu exister entre les sources de notre rivière et Vaux-sur-Lunain; presque tout est à faire dans cette région.

A partir de Vaux, la rive droite surtout a été explorée; la rive gauche reste presque inconnue.

A peu près rien n'est signalé dans la région parcourue jadis par le *Coulant d'Ardoux*, non plus que dans celle du ravin Paley-Préaux-les Pisserots. A part un polissoir à Villeneuve et la Pierre aux Aiguilles de la *Vallée Clairette*, rien n'est connu dans les bois de Nanteau-sur-Lunain.

Sur la rive droite nombre de lacunes sont à combler. Toute une région, celle de Saint-Ange-le-Vieil et Chevry-en-Sereine, où pourtant des indices nous laissent supposer l'existence de toute une série

de stations et de monuments du plus haut intérêt, attend les observateurs.

Dans les parties connues elles-mêmes, le dernier mot n'est pas dit. Il est probable que dans les régions à sables de Fontainebleau et grès, on devra trouver, comme on l'a fait plus à l'ouest au-delà du Loing, des pétroglyphes, des gravures sur rochers, ainsi que des stations à outillage du Tardenoisien.

Enfin il y a un hiatus absolu dans nos connaissances entre l'époque néolithique et l'époque romaine, hiatus qui ne correspond certainement à rien de réel.

A part la hache trouvée par M. Nivert à la Roche au Diable, nous ne connaissons aucune trouvaille de l'âge du bronze et il serait vraiment surprenant que le pays ait été inhabité à ce moment.

Pour le 1^{er} âge du fer (époque hallstattienne), je ne connais que deux fragments de poterie peinte que j'ai trouvés il y a trente ans à la Croix-Blanche, dans une tranchée du chemin des Gros-Ormes, et qui ont été égarés depuis lors.

Or, il y a sur nos plateaux un étage sidérolithique représenté par des séries de poches de minerai de fer pisolitique (Saint-Ange, Villemaréchal, Lorrez, Paley, Préaux). Cet étage renferme des amas peu importants de minerais, avec des rognons parfois très riches en fer, mais toujours disséminés chichement dans le sable ou l'argile. Ils ne sont pas exploitables à l'heure actuelle à cause de leur faible importance et de leur petit rendement. Il n'en n'était point de même aux époques anciennes, où les gros gisements de l'heure actuelle n'étaient pas connus et où une main-d'œuvre à bon marché permettait de les recueillir lentement et de les porter aux fours locaux, où ils étaient fondus par le procédé primitif dit à la Catalane.

Nous savons que l'époque romaine a vu leur exploitation intensive, et nos plateaux sont semés de grosses buttes de mâchefer ou scories de fonte qui datent de cette époque.

Les procédés de fonte primitifs ont laissé dans ces scories une proportion importante de fer et l'industrie moderne les reprend parfois pour être mélangés à du minerai brut.

Tel est le cas de la grosse butte de Chéroy (diamètre : 60 mètres, hauteur : 10 à 12 mètres) dont les scories exploitées vers 1900 par M. Moisson, de Chéroy, étaient envoyées aux usines des frères de Wendel, à Hayange (Lorraine). Mélangés aux scories, des poteries romaines et des monnaies de Constantin y ont été rencontrées.

Il en fut de même à Epizy, où furent récoltés avec diverses monnaies romaines de la poterie *samienn*e, provenant des ateliers de la Graufesenque (Aveyron) et marqués entre autres des noms des fabricants Momo et Chrestus (I et II^e s. après J. C.).

Si l'industrie du fer était florissante dans notre vallée à l'époque

romaine, elle ne devait pas être à ses débuts, et il est probable que l'étude des nombreux *ferriers* de notre région nous en feront rencontrer quelques-uns de l'époque hallstattienne. Ces amas de scories se rencontrent principalement dans les bois de Saint-Ange-le-Vieil et de Villemaréchal, à Paley, à Préaux (direction de Chancery) et sans doute encore en d'autres points que nous ignorons. Leur étude mériterait d'être faite et nous donnerait sans doute d'excellents documents.

Le second âge du fer (la Tène, époque gauloise) n'est représentée que par la trouvaille en 1907 de pièces de monnaie gauloises (Bibliographie, n° 16) dans le cimetière mérovingien de Paley. Ces pièces ont été recueillies dans des conditions qui n'ont pas été précisées, et qui eussent pourtant mérité de l'être.

*.

En résumé, nous voyons que notre vallée a été habitée sans interruption depuis les premiers âges de l'humanité jusqu'à nos jours.

Les générations successives ont laissé dans notre sol et à sa surface les plus précieuses traces de leur passage.

Malheureusement les progrès de la culture et le vandalisme, conscient ou non, de nos populations, efface petit à petit ces vestiges.

Il serait souhaitable que les gens cultivés, maires, instituteurs, curés, fissent comprendre aux enfants l'intérêt que présente pour notre histoire locale et aussi pour l'histoire générale de la France, ces rares vestiges du passé, dont beaucoup remontent à plusieurs dizaines de siècles, quelques-uns peut-être à plusieurs centaines. Devenus hommes, ces enfants ne seraient plus tentés de transformer en moellons nos menhirs, nos dolmens, nos polissoirs, non plus que les sarcophages de pierre que l'on exhume parfois du sol, de réduire en poussière les vases ménagers ou funéraires que nous révèle un arbre arraché, une fouille quelconque, et de disperser au hasard les armes rouillées ou les monnaies que mettent à jour les travaux de voirie.

Un musée local est en formation à Lorrez-le-Bocage. (Fondation testamentaire Achille Lez.) Il est tout indiqué pour recevoir ceux de ces vénérables vestiges qui sont portatifs.

En même temps on susciterait parmi nos jeunes, le goût des recherches, et peut-être parmi eux s'en rencontrerait-il un ou plusieurs qui, comblant les lacunes des précédentes recherches, arriveraient à nous donner, en un travail d'ensemble que nous souhaitons, la Monographie de la Vallée du Lunain depuis le Chelléen jusqu'à nos jours.

